

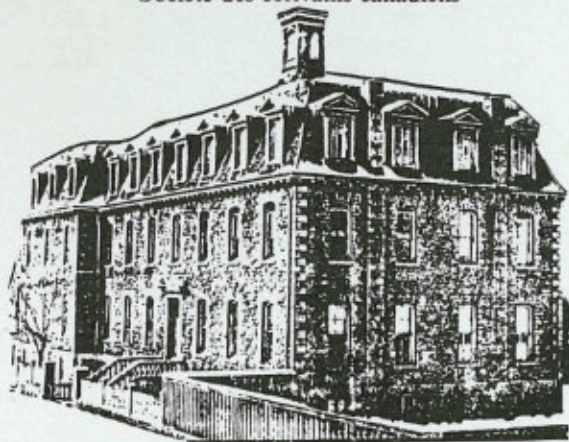
# Asticou

Cahier n° 20

Décembre 1978

NUMÉRO SPÉCIAL  
SUR  
LA RENCONTRE ANNUELLE  
DES ÉCRIVAINS CANADIENS TENUE  
À HULL ET À OTTAWA LES 12 ET 13 MAI 1978  
ET DONT LE THÈME ÉTAIT  
"LE CONTE LITTÉRAIRE AU CANADA FRANÇAIS"

Publication conjointe  
de la  
Société historique de l'Ouest du Québec  
et de la  
Société des écrivains canadiens



L'ancien presbytère de la paroisse Notre-Dame de Grâce, maintenant le Centre d'études universitaires dans l'Ouest du Québec (Université du Québec), où s'est déroulée à Hull la première partie de la Rencontre des écrivains canadiens.

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE L'OUEST DU QUÉBEC  
C.P. 1007, Hull (Québec)  
SOCIÉTÉ DES ÉCRIVAINS CANADIENS  
C.P. 171, Succursale Victoria  
Montréal (Québec)



La Société historique de l'ouest du Québec publie depuis juin 1968 un cahier périodique, intitulé ASTICOU, premier toponyme de la ville de Hull, consigné par Champlain dans le récit de son premier voyage aux Chaudières le 13 juin 1613. ASTICOU est en effet un mot algonquin qui veut dire "chaudière".

#### **La Société historique de l'ouest du Québec**

Succédant à la Société historique du nord de l'Outaouais (1935-1938), la Société historique de l'ouest du Québec s'est fixé dès le début de sa fondation les objectifs suivants:

- a) étudier et faire connaître l'histoire de l'ouest du Québec;
- b) recueillir, classer et conserver tous ouvrages, documents et objets se rattachant de près ou de loin à l'histoire de la région outaouaise;
- c) exercer, dans les limites de ses capacités, des pressions auprès des corps publics de l'ouest du Québec en vue de l'érection de plaques ou monuments commémoratifs, et de l'aménagement de musées d'intérêt historique régional;
- d) publier sous forme de cahiers périodiques le résultat de ses travaux, et ainsi stimuler la recherche et l'intérêt public à l'égard de l'histoire régionale;
- e) collaborer avec les divers organismes représentatifs de l'Outaouais québécois dans le domaine toponymique et touristique.

La Société historique de l'ouest du Québec exerce son activité surtout dans les cinq comtés suivants du Québec: Pontiac, Hull, Gatineau, Labelle et Papineau. Toutefois, rien ne l'empêche de s'intéresser à l'ensemble du territoire québécois.

**Rédacteur en chef:** Jean-Paul Moreau

**Rédacteur adjoint:** Jacques Pelletier

**Archiviste:** Jean-Paul Moreau

**Administration et abonnements:** Jacqueline Ménard

## SOMMAIRE

Avant-propos .....	Jacques Gouin...	3
Le conte et la littérature .....	Roger Duhamel...	6
De quelques thèmes exploités dans le conte littéraire québécois		
du XIXe siècle .....	Aurélien Boivin...	14
Du rose au bleu au noir, ou les contes		
de Louis Dantin .....	Adrien Thério...	29
Littérature pour enfants au Canada français .....	Claude Aubry...	38
Si Noël m'était conté .....	Gérard Clément...	48
Contes		
La souris "Niquette" .....	Marie Danis...	58
La tireuse de cartes .....	Edmond Robillard...	62
Nos traditions, la messe dans les chantiers.....	Jean-Noël Jacob...	67
La chapelle des chantiers (1846-1868) .....	L.-M. Bourgoïn...	70
Présentation de Guillaume Dunn, récipiendaire du Prix		
Henry Desjardins .....	Eugène Lavoie...	74



De gauche à droite: R.P. Edmond Robillard o.p., Jacques Guoin, Madame Mariette Lachapelle-Poirier, Roger Duhamel, Donald Alarie, récipiendaire du Prix Gibson, et F. Brault, représentant de la Cie Gibson.

## AVANT-PROPOS

Ce numéro spécial, consacré à la Rencontre annuelle des écrivains de 1978, et qui en reproduit les actes, a été réalisé conjointement par la Société historique de l'ouest du Québec et la Société des écrivains canadiens.

On se demandera sans doute pourquoi nous avons voulu associer une société d'histoire à une société d'écrivains. Si nous l'avons fait, c'est pour deux raisons. D'abord, comme cette rencontre avait lieu dans la région de Hull et d'Ottawa et que la Société historique de l'ouest du Québec est incontestablement l'un des organismes culturels les plus actifs de tout l'Outaouais, nous avons jugé que cette société était tout indiquée pour s'engager dans cette entreprise. Mais la seconde raison, qui nous paraît encore plus décisive, est que le thème de cette rencontre, LE CONTE LITTÉRAIRE AU CANADA FRANÇAIS, était tellement chargé de résonance historique qu'une société d'histoire ne pouvait que bénéficier des communications qu'on allait y présenter.

Cette Rencontre annuelle des écrivains canadiens a débuté par un cocktail-inscription, le vendredi après-midi 12 mai, dans le décor champêtre du Théâtre de l'Île à Hull. Dans la même soirée, la Société historique de l'ouest du Québec recevait les congressistes dans son local de la rue Notre-Dame, à Hull; cette soirée a été consacrée à une lecture de contes de cinq écrivains, dont M. Jean-Noël Jacob, de la section du Saguenay-Lac St-Jean, du R.F. Germain Clément, de la section de Québec, et du R.P. Edmond Robillard, de la section de Montréal et président général de la Société des écrivains canadiens.

Toute la journée du samedi 13 mai a été consacrée aux communications de quatre spécialistes du conte et du folklore canadiens-français. M. Jean Du Berger, professeur à Laval, a d'abord établi un parallèle entre le conte oral et le conte écrit. M. Aurélien Boivin, également professeur à Laval, nous a présenté une étude sur le conte littéraire québécois au XIXe siècle. Dans l'après-midi, M. Claude Aubry, directeur de la Bibliothèque publique d'Ottawa, nous a fait un exposé sur le conte pour enfants dans la littérature universelle et québécoise. Enfin, M. Adrien Thério, directeur-fondateur de la revue LES LETTRES QUÉBÉCOISES et professeur de littérature à l'université d'Ottawa, nous a présenté une étude sur les contes de Louis Dantin, ce grand critique du début du siècle, dont le mérite consiste surtout à nous avoir révélé le génie d'Émile Nelligan.

Ces quatre savants exposés ont été donnés dans un amphithéâtre de l'université d'Ottawa, grâce à la collaboration de M. René Dionne, chef du Département des lettres françaises et québécoises de l'université d'Ottawa, et membre de la section Ottawa-Hull de la Société des écrivains canadiens.

Vers la fin de l'après-midi, les congressistes étaient reçus à un cocktail au Château Laurier, dans la suite de M. P. Brault, directeur des ventes pour le Québec et les Maritimes de la Distillerie Gibson Ltée, qui s'était rendu à cette Rencontre pour présenter le Prix annuel Gibson à un jeune romancier, Donald Alarie, dont le premier roman, LA RÉTROSPECTION, a été primé cette année.

Au banquet du samedi soir, après la présentation du prix Gibson et le tirage du prix Air-Canada, remporté par M. Aurélien Boivin, S.E. Roger Duhamel, naguère ambassadeur du Canada au Portugal et critique littéraire bien connu, a prononcé une causerie sur le conte littéraire à travers les siècles, s'attardant en particulier sur les noms les plus illustres comme ceux de Chaucer, Swift, Voltaire, Andersen, les frères Grimm, Maupassant, Maugham et Chekov. M. Duhamel a été remercié par M. Pierre Savard, directeur du Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'université d'Ottawa, lequel représentait le doyen de cette université, le R.P. Roger Guindon, qui n'avait pu se rendre à notre invitation.

Bref, ce furent deux jours bien remplis, à la fois du point de vue intellectuel et social.

Je termine ce trop bref résumé d'une expérience très enrichissante en vous annonçant qu'après avoir dirigé la rédaction d'ASTICOU pendant une dizaine d'années, j'ai décidé de confier à des mains plus jeunes et plus alertes le destin de notre revue. Ainsi, le présent numéro spécial a été réalisé en entier par M. Jean-Paul Moreau, notre dévoué archiviste\*. Je lui souhaite pour encore au moins une dizaine d'années toute la joie que j'ai éprouvée au cours de mon mandat.

Jacques Gouin  
Rédacteur en chef sortant  
Président organisateur de la  
Rencontre de 1978  
2e Vice-président de la Société  
des écrivains canadiens

\* N.D.L.R. — Les textes de la Rencontre sont des transcriptions intégrales effectuées par Jean-Paul Moreau à partir des enregistrements réalisés au moment de son déroulement. Le temps total a été de 7h30 et les enregistrements portent les indicatifs 1978 — 6 à 11 inclusivement.



Roger Duhamel

## LE CONTE ET LA LITTÉRATURE

Depuis les temps les plus reculés de la civilisation orale, les hommes ont éprouvé le besoin d'entendre des histoires qui alimentent leurs rêves et les extraient pour un temps de la grisaille quotidienne, qu'il s'agisse des récits homériques racontant les péripéties d'Ulysse ou les exploits des preux chevaliers dont sont tissées les chansons de geste. Pendant des siècles, troubadours et trouvères transportent de château en château la relation d'aventures plus ou moins imaginaires qui apportent le vent du large aux seigneurs et à leurs dames enfermés dans leurs austères demeures. De tout temps, nous avons eu la tentation de vivre par personnes interposées, d'élargir le champ limité de notre expérience individuelle en empruntant celle d'autrui, bref de procurer des nourritures variées à notre coeur innombrable. Telle est bien l'origine profonde de la fiction qui s'emploie à satisfaire un appétit toujours inassouvi. On a souvent prétendu que l'homme qui dormirait privé de songes risquerait la folie et qu'il puise dans l'activité mystérieuse de son univers inconscient le défoulement indispensable à son équilibre mental. De même découvre-t-il dans les affabulations les plus diverses une compensation et une revanche contre la médiocrité de son existence. Cette exigence en quelque sorte viscérale, nul ne l'a exprimée avec plus de vigueur que l'un des meilleurs critiques français contemporains, Robert Kemp: "Imaginez à l'heure où nous sommes, soulignait-il, la race humaine sans poètes, sans conteurs, sans illusionnistes et sans apôtres. On aurait beau rouvrir les boucheries. Nous ne vivrions plus longtemps".

Si le roman est devenu le genre envahissant par excellence, il est bon de noter que son impérialisme, du moins sous la forme que nous lui connaissons, ne date que du XIXe siècle. Nous pouvons le définir, en évitant toute subtilité excessive, comme une oeuvre d'imagination d'une certaine étendue, qui fait vivre dans un milieu donné des personnages considérés comme réels en nous découvrant leur psychologie, leur destin et les péripéties de leur vie. Cela s'applique indifféremment à Balzac et à Mauriac, à Stendhal et à Henry James, à Flaubert et à Thomas Mann. À partir du réel soumis à la transposition et à la stylisation, il recrée un univers possédant sa propre logique et sa plausibilité organique. C'est justement Stendhal qui disait du roman qu'il est un miroir qu'on promène sur les routes, marquant par là qu'il s'enrichit des apports les plus variés qu'il recueille en sondant les reins et les coeurs. Plus près de nous, dans son *ESSAI SUR LE ROMAN*, publié en 1925, un écrivain injustement oublié dès le lendemain de sa mort, Georges Duhamel, cernait adéquatement le problème dans les termes suivants: "Le but suprême du romancier est de nous rendre sensible l'âme humaine, de nous la

faire connaître et aimer dans sa grandeur comme dans sa misère, dans ses victoires et dans ses défaites. Admiration et pitié, telle est la devise du roman". J'ajouterai aussitôt: admiration et pitié, ne sont-ce pas là les deux ressorts essentiels de la tragédie classique? Le même auteur a eu un jour une formule heureuse en décrivant l'historien comme le romancier du passé et le romancier comme l'historien du présent.

Dans la même famille littéraire, nous relevons également la nouvelle, issue de la *novella* italienne, un récit généralement bref, d'une construction dramatique fondée sur l'unité d'action et présentant des personnages peu nombreux et dont la psychologie n'est analysée que dans la mesure où ils réagissent à l'événement central de la narration. Une nouvelle réussie dépend d'une surprise, d'un rebondissement inattendu, d'un coup de théâtre. Elle se dispense des lentes préparations, de l'insertion appliquée des personnages dans un tissu social, elle bouscule et ramasse la chronologie des événements, elle néglige d'examiner les mobiles des actes posés, elle se termine le plus souvent abruptement sur une chute dramatique. De la vie bruisante et multiple, la nouvelle ne retient que l'épisode-choc, ce qu'on appelait jadis le plus haut période. Elle vit de paroxysme et se meurt de quotidienneté.

Le conte est bien différent, encore qu'il ne soit pas toujours aisé de tracer entre les deux une ligne nette de démarcation. Pour tenter la tâche impossible de le cerner en l'isolant arbitrairement, nous dirons qu'il se situe quelque part entre le pathétique et la trépidation de la nouvelle et les anatomies patientes et parfois exagérément complaisantes du roman. Le mot lui-même fournit une indication initiale. Raconter, c'est narrer des faits véridiques ou du moins tenus comme tels, le temps de l'illusion, cependant que conter ajoute à la notion de récit une idée d'imagination et d'art qui dépasse la loquacité verveuse du raconteur.

Quand nous jetons un regard sur la littérature du conte, aussi bien dans le temps que dans l'espace, nous estimons aussi présomptueux que dérisoire d'essayer de l'enfermer dans une catégorie rigoureuse qu'il s'empresserait au reste de faire éclater de toutes parts. Deux traits semblent toutefois émerger et devoir retenir notre attention, tout en prévenant qu'il apparaît sage de ne pas s'y limiter trop étroitement et que la règle comporte de nombreuses exceptions.

Le conte vise avant tout à divertir. Qu'on ne l'entende pas toutefois comme un amusement tout à fait gratuit, car il lui arrive souvent de s'employer également à instruire. Mais il le fait à sa façon, qui n'est jamais grave ni lourde. La prédication n'est pas son fort et l'enliserait dans le plus profond ennui. Voltaire entend bien nous enseigner une philosophie de la vie, mais il y parvient en nous

séduisant au récit des aventures de Candide et de Cunégonde. Je me demande si je cède à quelque exagération en prétendant que l'essence du conte, c'est de prendre à la légère les choses sérieuses et sérieusement les choses futiles? J'y vois en tout cas une excellente hygiène intellectuelle qui facilite le redressement des équilibres humains fragiles et facilement compromis.

En second lieu, et ce pourrait être l'amorce de réflexions plus poussées, le conte se rattache à l'universel, il ne puise pas ses sucs nourriciers dans le terreau national. Ce qui revient à noter que la faculté créatrice des hommes n'est pas intarissable et que tout compte fait, l'invention invente beaucoup moins qu'on ne l'imagine. Les thèmes sont assez peu nombreux et se retrouvent à peu près les mêmes à toutes les époques et sous toutes les latitudes. Nous ne sommes pas toujours frappés de ces retours cycliques pour cette raison évidente que le conte, comme toute oeuvre d'art, emprunte les formes extérieures les plus variées et épouse tout naturellement les conditions de lieu et de temps où il prend naissance. Il bénéficie de la connivence des lecteurs, puisqu'il est admis que nous naissons et mourons crédules, que nous sommes les complices heureux d'une supercherie perpétuelle. Si Peau d'Ane m'était conté, j'y prendrais un plaisir extrême ... et nous en sommes tous là.

Je viens tout juste de souligner la diversité infinie du genre. Pour nous en convaincre, il n'est que de retenir quelques exemplaires particulièrement significatifs choisis un peu au hasard, sans aucun souci des frontières géographiques, car le talent et l'intelligence déjouent tous les contrôles douaniers.

Ce caractère d'universalité du conte n'est nulle part plus éclatant que dans les CONTES DES MILLE ET UNE NUITS, ce monument populaire où nous reconnaissons les figures légendaires de Schéhérazade, la sultane qui retarde le jour de sa mort en gavant son époux de récits merveilleux, d'Ali Baba et de son esclave Morgiane qui découvrent grâce à une formule cabalistique le butin des quarante voleurs, de Sindbad le marin, d'Aladin qui s'en va chercher au centre de la terre une lampe magique. Les traductions françaises d'Antoine Galland et, plus près de nous, du docteur Mardrus ont figé un texte qui fut extrêmement mouvant au cours des âges, où les situations sont sans cesse reprises et enrichies au gré de la veine créatrice d'innombrables conteurs. Dans cette oeuvre collective et anonyme née aux Indes, transmise par la Perse, recueillie dans l'empire arabe et finalement adoptée par le monde occidental, nous nous passionnons, sans jamais nous sentir directement concernés, pour le prince désespéré de l'inconstance de l'amour, pour la princesse déjouant, comme l'Agnès de Molière, la surveillance de son gardien, pour cette autre jeune femme condamnée à périr et parvenant par son astuce à reculer l'échéance de sa mort. Nul mieux

que Goethe n'a dégagé la gratuité de cette littérature en écrivant que "le caractère des Mille et une nuits est de n'avoir aucun but moral et, par suite, de ne pas ramener l'homme sur lui-même, mais de le transporter par-delà le cercle du moi dans le domaine de la liberté absolue". Nous sommes tout près du conte de fées où le plaisir de la peur se marie à un dénouement d'âge d'or.

Dans l'Italie du XIV<sup>e</sup> siècle s'impose la figure de Boccace, ce fils de négociant, d'intelligence pratique et efficace, observateur attentif de la première poussée capitaliste qui fera voler en éclats les structures féodales. D'une bibliographie abondante n'a survécu que son DÉCAMÉRON, i.e. les dix journées, comprenant une série d'histoires frivoles et lestes que se racontent, afin de tromper la monotonie de l'inaction forcée, des dames et des cavaliers qui ont dû s'éloigner de Florence victime de la peste et se sont réfugiés à la campagne. Cette peinture réaliste et exacte des moeurs du temps suscitera l'émulation de Marguerite de Navarre, qui reprend la formule dans son HEPTAMÉRON, et le bon La Fontaine, qui se dit "entêté de Boccace", n'hésite pas à s'en inspirer dans ses CONTES, qui ont beaucoup souffert de la notoriété insurpassable de ses FABLES. Quand il entreprend la rédaction du DÉCAMÉRON, Boccace a 37 ans, il est donc en pleine possession de ses moyens. Il témoigne d'une grande hardiesse dans le but poursuivi, néanmoins associée à une prudence calculée des démarches, aussi bien dans les occasions amoureuses que dans les trafics commerciaux. Pour lui, l'adversaire à déjouer, c'est souvent le hasard. Il fait preuve d'une audace certaine en revendiquant pour l'intellectuel un pouvoir effectif dans la cité et il stigmatise avec virulence la cupide perfidie des moines. Là où Boccace rejoint davantage nos préoccupations contemporaines, c'est en proclamant la légitimité des aspirations amoureuses par delà les conventions sociales et les préjugés de classes. Les femmes surtout lui doivent beaucoup pour avoir réclamé en leur faveur--nous sommes en 1350, ne l'oublions pas--ce droit à l'infidélité que les hommes se sont toujours arrogé, paraît-il ... Cet écrivain non-conformiste met en scène la première comédie humaine de la littérature occidentale, il fait abandonner à ses héros toute pose hiératique pour les plonger dans le bain d'un monde en bouillonnante évolution.

Au même siècle et en Angleterre cette fois, nous rencontrons une personnalité activement mêlée à la vie de son temps. Geoffrey Chaucer appartient à une famille bourgeoise cossue dont les représentants sont tour à tour ou simultanément des négociants en vins et en laines et des percepteurs d'impôts, sans qu'on semble soupçonner l'incompatibilité du cumul ou l'éventuel conflit d'intérêts. Chaucer poursuit des études de droit, il devient écuyer, il est chargé de missions diplomatiques, il est nommé contrôleur des droits et subsides et de l'octroi du port de Londres, et il termine une carrière

comblée comme juge de paix et député. Rien dans tout cela qui devrait l'amener à écrire les CANTERBURY TALES, sauf que ces emplois successifs enrichissent singulièrement son expérience des hommes. Sa culture exceptionnelle a subi des influences françaises et italiennes, notamment celles de Jean de Meung, l'auteur de la seconde partie du ROMAN DE LA ROSE, celles aussi de Dante et de Boccace. Chaucer s'affirme un observateur minutieux des moeurs de son époque, excellent à mettre en relief une grande variété de ces types sociaux et professionnels qui se rencontrent à l'auberge du Tabard et projettent de chevaucher jusqu'au tombeau de Thomas Becket, sans jamais bouger de leur siège. Comme les stratèges du Café du Commerce, il leur suffit de se raconter des histoires pour s'imaginer qu'ils font l'Histoire. Chaucer est un conteur-né, sa verve goguenarde s'accommode de la satire, d'un humour narquois, de propos ambigus et de sous-entendus malins. Dommage pour nous que son anglais médiéval soit parfois une pierre d'achoppement et nous dissimule ses finesses les plus subtiles.

Le grand siècle français nous vaut deux conteurs qui n'ont pas encore épuisé la faveur qu'ils se sont acquise auprès de leurs contemporains. Nous devons convenir que les CONTES de La Fontaine sont plus admirés de confiance qu'ils ne sont lus; ils souffrent de la disgrâce d'être rédigés en vers et de s'approvisionner sans retenue dans le personnel et le magasin aux accessoires de l'Olympe, un mont sacré que nous ne fréquentons plus beaucoup. Nous sommes peu sensibles à ces interprètes fictifs divinisés par la légende ou la poésie, qu'ils portent les noms de Vénus ou d'Adonis, de Psyché ou de Cupidon, de Philémon ou de Baucis. Cette réserve faite, il subsiste dans les CONTES une analyse très poussée du bonheur d'aimer et du désespoir de l'absence. L'auteur indolent aime la tendresse, la volupté et l'amour, il entend amuser par des récits qui expulsent tout tragique, il conte pour le seul plaisir de conter. Que ceux qui l'accusent d'être licencieux aient l'honnêteté de reconnaître le niveau de vulgarité et de bassesse auxquelles nous sommes aujourd'hui descendus.

Charles Perrault est bien différent et beaucoup moins aimable. Cet avocat appartenant à la bourgeoisie parlementaire sera pendant vingt ans un grand commis de Colbert, dirigeant plus particulièrement le service de la propagande royale. C'est à ce titre qu'il distribue les gratifications aux artistes dévotement ralliés à l'absolutisme. Personne n'a oublié sa participation militante à la fameuse querelle des Anciens et des Modernes, cette chamaille insoluble qui refait surface à toutes les générations. Perrault est un esprit curieux de tout, prédécesseur à cet égard des Encyclopédistes. S'il se penche sur les problèmes scientifiques, il aborde aussi les genres littéraires les plus divers, multipliant les poèmes burlesques ou précieux, les épopées chrétiennes, les pièces

de théâtre, les mémoires, les réflexions critiques. Son souvenir serait depuis longtemps effacé s'il n'avait eu l'heureuse inspiration de composer les *CONTES DE MA MÈRE L'OYE*, c'est-à-dire très exactement des contes de bonne femme, inscrits à jamais dans l'imaginaire de la culture enfantine. Il me semble que nous ressentirions un vide si nous ne pouvions revivre à loisir l'enchantement intime que nous ont procuré la Belle au bois dormant, le Petit Chaperon rouge, Barbe-Bleue, le Chat botté, Cendrillon, Le Petit Poucet, Riquet à la houppe. C'est tout simplement que Perrault a eu l'intuition de deviner le besoin de merveilleux qui habite l'enfance, associé à son désir de n'y pas croire tout à fait tout en y croyant un peu. Les éditions courantes sont généralement expurgées de sous-entendus fort libres qui constituent autant de clins d'oeil en direction du public mondain. Ces récits sont à deux étages, et il n'y a que le rez-de-chaussée qui demeure accessible à tous.

Le conte n'est pas toujours inoffensif, il lui arrive de transporter une charge explosive et de se transformer en une machine de guerre. C'est le cas du doyen de St. Patrick, Jonathan Swift, un Irlandais acerbe, partie aux intrigues de la vie parlementaire anglaise et doté des dons d'un satiriste cruel. S'il prend rang parmi les précurseurs de la science-fiction avec son *LAPUTA*, les histoires imaginaires narrées dans les *VOYAGES DE GULLIVER* dissimulent une intention pamphlétaire sous le couvert d'aventures survenues dans une contrée de créatures minuscules où un homme de taille normale fait nécessairement figure de géant. Il n'est pas indispensable de se passionner pour les rivalités franco-britanniques de l'époque pour goûter le sel du sarcasme dans ce livre au fond désespéré où nous savons que Lilliput et Blefuscu sont des caricatures mordantes de la France et de l'Angleterre.

"Un chaos d'idées claires": ainsi Émile Faguet définissait-il Voltaire. C'est un fait que des grands pans de son oeuvre, trop étroitement liée à des préoccupations aujourd'hui dépassées, sont tombés dans un oubli définitif. Nous ne lisons plus de lui que sa monumentale correspondance et surtout ses contes. Dans *ZADIG*, Voltaire dénonce successivement la légèreté des femmes, la sottise des hommes, la corruption des juges, la bassesse des courtisans, l'aveuglement des princes, le fanatisme des prêtres, et le jeune Babylonien qu'il a choisi comme porte-parole conclut que tout va cahin caha dans le monde et qu'il faut s'y résigner sans trop chercher à comprendre. Habitant de Sirius, *MICROMÉGAS* se situe dans le droit fil du Gulliver de Swift. Cet extraterrestre ou cet humanoïde, comme nous dirions maintenant, juge les hommes bien prétentieux de s'imaginer que la création a été conçue pour eux et il les engage à renoncer aux vaines constructions métaphysiques pour s'attacher aux sciences positives. La philosophie véritable de Voltaire s'exprime dans *CANDIDE*, qui est une attaque contre l'optimisme de Leibniz. Il

n'est que de reconnaître l'incohérence du monde et l'absurdité de la vie, sans toutefois tomber dans la désespérance. La leçon est simple: "Il faut cultiver notre jardin", c'est-à-dire s'éloigner de la politique et de tous les soucis quotidiens. Jamais le conte philosophique n'a atteint à un tel degré de percussion et il n'est pas forcé de partager cette attitude d'esprit pour admirer son efficacité.

Bibliothécaire de l' Arsenal, Charles Nodier accueille dans ses salons le jeune cénacle romantique en des soirées dansantes que Musset a évoquées en des vers aériens et juvéniles. C'est un esprit à la fois brouillon et encyclopédiste, issu directement du XVIII<sup>e</sup> siècle, un polygraphe aussi féru d'entomologie que d'onomatopées. Sa flânerie intellectuelle le conduit au conte, TRILBY, SMARRA, SÉRAPHINE par exemple. Inspirés de son pays natal de Besançon, ces récits réunissent le réalisme et l'utopie en des histoires volontiers tragiques, mélancoliques ou plaisantes. Nodier mêle la contemplation et l'entrain, la gaïeté malicieuse et la curiosité érudite. Il y a chez lui une dimension nouvelle, il colonise "cet espace indéfini entre le repos et le réveil où le coeur se rappelle malgré lui les impressions qu'il s'était efforcé d'éviter pendant le jour". Ce courant onirique n'annonce-t-il pas déjà Lautréamont et les surréalistes?

En terre allemande, les frères Grimm, philologues aujourd'hui un peu discrédités dans les cercles scientifiques, demeurent néanmoins des pionniers désireux de sauver du naufrage les grands témoignages du sentiment populaire poétique dans leur partie. C'est par l'étude de la mythologie qu'ils débouchent sur le conte, compulsant les anciennes chroniques, recueillant les propos des paysans et des fables transmises oralement. Ils veulent être aussi complets et fidèles que possible et ils font porter leur effort sur la composition et le style, simplifiant les sources sans les raccourcir, remplaçant les narrations abstraites par des dialogues d'une vie et d'une fraîcheur inimitables. Pour les frères Grimm, les contes sont la forme populaire la plus sincère de l'épopée et de la mythologie et ils estiment que les mythes, de nature religieuse, expriment l'essence d'un peuple. Une opinion qui prête sans doute à controverses, mais n'entame en rien la spontanéité de leurs CONTES.

L'âme danoise, c'est Hans Christian Andersen qui nous la fait découvrir. Ce pauvre gamin souffreteux, fils de cordonnier, rêve tout jeune de gloire littéraire, mais avant de la conquérir, il amorce plusieurs initiatives infructueuses, il entreprend de nombreux voyages, il connaît plusieurs amours malheureuses, notamment sa liaison avec la cantatrice Jenny Lind, le rossignol du nord. C'est en 1835 et en Italie qu'il écrit ses premiers CONTES POUR LES ENFANTS, accessibles à tous et qui obtiennent un succès immédiat. Par la suite paraît presque chaque année un nouveau recueil, soit au total 168 contes. Andersen aborde des thèmes humains, d'un

romantisme évident, insistant sur le malheur de l'inadaptation, sur l'opposition irréductible entre les rêves inassouvis et la cruelle réalité. C'est un génie pessimiste, descendant parfois jusqu'à un désespoir profond, mais toujours racheté par la bonté, une bonté qui n'a rien d'aveugle, mais refuse de croire à la perversité foncière de l'homme ou à l'irréparable déchéance de sa condition. Un humour tendre s'allie à la limpidité naïve d'un regard d'enfant.

Le nom du mathématicien Charles Lutwidge Dogdson aurait peu de titres à retenir notre attention, si ce savant professeur d'Oxford n'avait eu l'heureuse idée de rédiger, sous le pseudonyme de Lewis Carroll, des contes qui jouissent depuis une centaine d'années d'une célébrité universelle, du moins dans le monde anglo-saxon. Je fais cette réserve, puisque l'humour et le non-sense purement britanniques éprouvent toujours quelque difficulté à passer la rampe du langage et de la mentalité. Il n'empêche qu'ALICE AU PAYS DES MERVEILLES et À TRAVERS LE MIROIR parviennent à résoudre avec une finesse rare l'équation réalité-absurde. Ce paradis perdu et un peu trouble des petites filles au milieu desquelles se complait Lewis Carroll a une portée plus lointaine et André Breton lui-même, peu suspect de collusion avec la mièvrerie sirupeuse, affirme que "tous ceux qui gardent le sens de la révolte reconnaîtront en Lewis Carroll leur premier maître d'école buissonnière".

Cette énumération, si je n'y mets bientôt bon ordre, s'allongera indéfiniment. Y trouvent place pêle-mêle les CONTES MORaux de Diderot, les contes villageois de Restif de la Bretonne, ce premier écrivain paysan qui publie quelque 250 volumes et se vante d'avoir eu plus de 100 maîtresses, les récits fantastiques de Mérimée, tels LA VÉNUS D'ÎLE ou LOKIS, les TROIS CONTES de Flaubert, les innombrables contes de Maupassant, d'inspiration normande et beaucoup plus lisibles que ses romans un peu défraîchis, L'ÉTUI DE NACRE d'Anatole France, les CONTES CRUELS de Villiers de l'Isle-Adam, la prose ensoleillée d'Alphonse Daudet dans les CONTES DU LUNDI et les LETTRES DE MON MOULIN, les récits charnus et cocasses de Marcel Aymé, plus précisément cette farce paysanne féroce qui s'intitule LA JUMENT VERTE, l'érotisme technique et glacé d'André-Pieyre de Mandiargues. N'en jetons plus, la cour est pleine!

Que ressort-il de ces remarques? Tout simplement que le conte est multiforme de sa nature, qu'il se moque de la chronologie, qu'il plonge ses racines aux origines de l'humanité, qu'il se prête à tous les desseins et qu'il correspond à un besoin de l'homme qui demeure inconsolable de vivre sans un monde où l'action n'est pas la soeur du rêve.

Roger Duhamel

## DE QUELQUES THÈMES EXPLOITÉS DANS LE CONTE LITTÉRAIRE QUÉBÉCOIS DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

Cric, crac, les enfants!  
Parli, parlo, parlons!  
Pour en savoir le court et le long  
passez l'crachoir à Jos Violon.  
Sacatabi, sac-à-tabac! À la porte  
les ceuses qu'écouteront pas!  
(Louis Fréchette, "Tipite Vallerand")

Le conte littéraire québécois du XIX<sup>e</sup> siècle a mis du temps à gagner ses lettres de noblesse. Les principaux historiens de la littérature l'ont jusqu'à maintenant à peu près ignoré comme genre. Auguste Viatte, dans son *HISTOIRE LITTÉRAIRE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE*<sup>1</sup>, le passe complètement sous silence. Le Père Samuel Baillargeon, dans son manuel, *LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE*<sup>2</sup>, consacre trois lignes au récit folklorique et quelques paragraphes à son principal représentant, Joseph-Charles Taché. Gérard Tougas l'imité quelques années plus tard dans son *HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE*<sup>3</sup>. Paul Gay, dans *NOTRE LITTÉRATURE*<sup>4</sup>, ne s'y arrête même pas, pas plus que Bessette, Geslin et Parent dans leur *HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE*<sup>5</sup>. Quant à Pierre de Grandpré et à son équipe, ils accordent, dans *HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DU QUÉBEC*<sup>6</sup>, cinq maigres paragraphes à ce genre littéraire et à ses principaux représentants: Henri-Raymond Casgrain, Joseph-Charles Taché, Louis Fréchette - qui aurait publié, paraît-il, trois recueils de contes - Faucher de Saint-Maurice et Pamphile Lemay. David Hayne, dans son importante étude intitulée "Origines du roman canadien-français?", est le premier à s'intéresser au conte et à tenter un rapide historique. Il sera bientôt suivi de John Hare de l'Université d'Ottawa qui, en 1971, publie la première bibliographie du conte paru avant 1860<sup>8</sup>.

Pourtant, contrairement à ce que l'on a cru jusqu'à tout récemment, le conte littéraire québécois au XIX<sup>e</sup> siècle a joui d'une popularité insoupçonnée. Bien que seulement trente-deux recueils de contes aient été publiés au siècle dernier, il eût été invraisemblable qu'au milieu de l'abondance du conte oral qui convenait bien à une société encore largement analphabétisée - mourût de soif auprès de la fontaine, comme dans la ballade de Villon. L'absence seule de maisons d'édition et, par conséquent, de moyens de diffusion donnent cette illusion. Pour se faire publier, les conteurs du temps passé sont contraints de disperser leur production dans les rares journaux et revues qui ne sont pas d'abord voués, tels les grands quotidiens, à la diffusion du conte. C'est en dépouillant la plupart de

ces périodiques qu'il m'a été permis, dans le cadre du projet de recherche du *DICTIONNAIRE DES OEUVRES LITTÉRAIRES DU QUÉBEC*, en préparation à l'université Laval, sous la direction de Maurice Lemire, de constituer le premier inventaire critique et analytique du conte littéraire au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>. Plus de onze cents contes, nouvelles et légendes ont ainsi été répertoriés. Il n'en fallait pas plus pour stimuler la recherche et inciter les chercheurs à se mettre à l'étude. Des groupes sont nés ici et là et se livrent depuis à l'étude d'une partie ou de l'autre de ce vaste corpus, selon une approche sémiologique, morphologique, sémantique, à partir des théories formulées par Propp, Todorov, Greimas, Bremond, Genette, Bessière et quelques autres formalistes ou structuralistes.

Pour vous faire partager le plaisir que j'ai eu à constituer ce corpus, à découvrir ces contes et à renouer avec un passé aussi étonnant qu'enrichissant, je me contenterai de vous présenter, dans ses grandes lignes, le contenu de ce corpus. De là le sujet que j'ai choisi d'aborder avec vous: la thématique du conte littéraire québécois au XIX<sup>e</sup> siècle. Je tenterai alors, à partir d'exemples, de regrouper tous les contes du vaste corpus en trois catégories: les contes surnaturels, les contes anecdotiques et les contes historiques.

Les premiers, ceux que j'ai appelés surnaturels, regroupent tous les contes où se manifeste un être ou un phénomène surnaturel quelconque, vrai ou faux, accepté ou expliqué. De loin les plus intéressants, tant par leur structure que par leur contenu mystérieux, ces contes sont plus effrayants que didactiques. Après avoir pris grand soin de bien établir la crédibilité de son récit, souvent sur la caution d'une tierce personne irréprochable sur tout rapport, donc incapable de mentir, le conteur précise le lieu et le moment de l'action. Puis, il campe plus ou moins habilement, selon son talent, ses personnages, des êtres en chair et en os, bien différents des fées, des géants ou des ogres mais tout aussi fantastiques par les exploits extraordinaires qu'ils accomplissent. Le conteur littéraire, tout comme le conteur oral (ou de l'an premier comme dirait Antonine Maillet), ne mise pas sur l'intrigue pour captiver l'intérêt de son lecteur - qui connaît le canevas du récit raconté et sait le dénouement des contes mettant en scène le diable beau danseur ou le diable constructeur d'église, ou les loups-garous, les feux follets, les canots volants et les maisons hantées. Tout l'art du conteur tient dans l'exploitation personnelle des éléments traditionnels du récit. Philippe Aubert de Gaspé fils, par exemple, dans "l'Étranger"<sup>10</sup>, fait survenir le diable tard en soirée, lors du bal du Mardi gras, dans un fracas d'enfer. Il note son riche vêtement de velours noir, "galonné sur tous les sens", ses gants de même couleur qu'il refuse d'enlever ainsi que son chapeau pointu. Il danse gracieusement, magnifiquement. Pour achever d'intriguer ses lecteurs, le narrateur ajoute que le "survenant", dont "le teint très brun étonne l'assistance", grimace en

avalant de l'eau bénite et jette "des regards de fureur" à une vieille dévote égrenant son chapelet en se berçant dans un coin de la salle. Des détails étranges concernent son cheval, noir, bien entendu. Comme son maître, la bête a des yeux couleur de feu et, phénomène encore plus étrange en plein Mardi gras, la neige fond autour de ses sabots. D'autres conteurs, moins chevronnés, tels Louvigny de Montigny, Joseph-Ferdinand Morissette, Armand de Haerne, omettent la plupart de ces détails et négligent de créer une atmosphère de mystère. Montigny, dans "le Rigodon du diable", insiste sur l'intervention trop tardive du diable pour sauver la jeune fille qui a désobéi "en dansant sur le Mercredi des cendres". Morissette attribue le châtement de sa jeune fille, qui périt calcinée dans sa maison, au port d'une robe trop décolletée<sup>12</sup>. Quant à Haerne, il associe la folie de son héroïne Corinne au fait qu'elle ait dansé le dimanche<sup>13</sup>.

Ces contes dits surnaturels, où la description reste l'atout majeur, sont encore moralisateurs et particulièrement révélateurs de l'âme québécoise en ce qu'ils nous renseignent sur la vision du monde de nos ancêtres qui, par leur attachement à la religion catholique et la pratique du culte, accordent une large place dans leur vie au merveilleux chrétien. Car, tous les êtres surnaturels qui se manifestent, sous une forme ou sous une autre, dans le conte littéraire au siècle dernier, sont directement rattachés à la religion catholique: Rose Latulipe, l'héroïne de "l'Étranger" d'Aubert de Gaspé, s'abandonne au diable pour avoir dansé "sur le Mercredi des cendres", Alice Provost danse avec le Malin pour avoir porté une robe immodeste à un bal<sup>14</sup>, Corinne pactise avec lui pour avoir dansé le dimanche alors que Colette conclut le même pacte pour ne pas coiffer sainte Catherine<sup>15</sup>. Quant à l'orgueilleuse Marguerite, dans "Ouvrez<sup>16</sup>" d'Édouard-Zotique Massicotte, elle est enlevée par le diable pour avoir ridiculisé les conseils du curé. Comme, dans le conte, toute transgression, tout manquement à un ordre, à une loi, à un précepte religieux est immédiatement suivi d'une dégradation, la jeune fille, coupable d'infidélité, de coquetterie ou de légèreté reçoit aussitôt sa punition. La première entre au cloître pour racheter sa faute et meurt cinq ans plus tard. Alice Provost périt calcinée dans sa demeure, privée des derniers sacrements, tout comme Colette qui suit, après sa mort, son époux le diable en enfer. Corinne sombre dans la folie alors que la dernière invoque juste à temps la Vierge Marie.

L'homme qui pactise avec le diable n'échappe pas non plus à la punition du Dieu vengeur. Car, "un bon paroissien, craignant Dieu, ne [doit] avoir aucun rapport avec les suppôts de Satan<sup>17</sup>". Picard, l'hôte du "Rigodon du diable<sup>18</sup>", meurt possédé pour avoir permis la danse, en début de carême, tandis que ses invités périssent tous noyés dans le lac Simon, dès le lever du jour. Julien, le héros de "Opium litté-

raire<sup>19</sup> de Joseph-Guillaume Barthe, est traîné en enfer pour avoir vendu son âme au diable. C'est afin d'échapper à un naufrage, après avoir tué plusieurs Acadiens, lors de la déportation, que le soldat (William) Brandon conclut un pacte avec le diable. À l'échéance, il s'enfonce dans le sol au milieu d'un nuage de fumée, sous les yeux d'une population ahurie<sup>20</sup>. Et ils sont nombreux ceux qui, dans le conte littéraire québécois du XIXe siècle, paient de leur vie leur témérité, leur vanité, leur jalousie. Tout égarement, tout manquement, toute transgression est immanquablement punie.

Il arrive toutefois que des héros, coupables d'un égarement quelconque, soient, à la toute fin, délivrés des griffes du démon grâce à l'intervention d'un intermédiaire ou d'un associé qui les protège. C'est le rôle du curé, par exemple, dans la légende du diable beau danseur ou dans celle du diable constructeur de pont. Parfois, ce rôle d'agent bienfaiteur est confié à des envoyés célestes, tels l'étranger que Davi Larouche<sup>21</sup> croise sur sa route, la Vierge dans "Cadieux<sup>22</sup>", dans "la Jongleuse<sup>23</sup>" ou dans "la Chaussée miraculeuse<sup>24</sup>", l'Enfant Jésus dans "Grenier de l'abondance<sup>25</sup>" ou dans "la Petite Mendiante<sup>26</sup>", voire saint Pierre lui-même dans "les Trois Diables" de Paul Stevens.

Parfois, le héros se sauve lui-même d'un châtement exemplaire en ayant, au bon moment, une bonne pensée. C'est le cas de Rodrigue Bras-de-Fer, gardien du Poste du Diable, qui "s'en serait fort mal tiré" s'il n'avait eu l'idée d'adjurer, "au nom du Dieu vivant", son adversaire, le Malin, de partir s'il ne venait pas de la part de Dieu<sup>28</sup>. C'est encore le cas de Corinne, dans "Ouvrez!<sup>29</sup>" d'Édouard-Zotique Massicotte, qui demande la protection de la Vierge Marie.

Comme le diable et les diabolins, ses enfants, ou les sorciers, ses semblables, les loups-garous, les feux follets et les bêtes à grand'queue sont encore intimement liés aux préceptes de la religion catholique.

S'il arrive, dans des cas isolés, que l'homme ait vendu son âme au diable pour obtenir sa métamorphose, tel Victor Faquin, un héros de Massicotte<sup>30</sup>, ou ait refusé la charité à son prochain, tel Jean Plante, dans "Un loup-garou<sup>31</sup>" de Wenceslas-Eugène Dick, ou ait refusé de payer sa dîme et d'assister à la messe de minuit, comme Joachim Crête, dans "le Loup-garou<sup>32</sup>" de Fréchette, il s'agit le plus souvent d'un chrétien qui n'a pas rempli son devoir pascal depuis bien entendu sept ans. Au début de la huitième année, sur les coups de minuit, le pécheur "vire loup-garou", errant à l'aventure, courant "la galipotte", sous la forme d'un loup, "avec le poil en-dedans", d'un cheval blanc, d'un chien, d'un hibou, d'un loup - du moins dans les contes du XIXe siècle. Mais il peut prendre la forme de toute autre bête, excepté celle de la brebis, "par respect pour l'agneau de Dieu<sup>33</sup>". L'homme, ainsi métamorphosé, appartient au Malin, à moins qu'un

bon et brave chrétien ait le courage de le délivrer. La tradition enseigne bien des moyens de se débarrasser d'un loup-garou et de sauver son âme. Le plus sûr, c'est de lui faire bravement face avec un couteau et de lui tracer une croix sur le front lavé par l'eau sainte du baptême, ou, tout simplement, de le blesser à un endroit ou l'autre de son corps, afin que, dans l'un ou l'autre cas, le sang coule. Ce geste en est un de rédemption puisque le pécheur "viré loup-garou" reprend sa forme humaine et, aussitôt délivré, court se confesser et communier. Chance que n'a pas Ti-Toine Tourteau, "un PENDARD", un "vendu au mistigris", un "étripeur de poules noires", un "chasseur de galeries", un "sacreur qui faisait lever les poêles", un "sorcier qui méritait d'être crucifié sur un poteau de télégraphe<sup>34</sup>". Le héros de Louvigny de Montigny meurt atteint d'une décharge de fusil. Jos Noël, son meurtrier, croyant avoir affaire à un véritable loup, n'a pas pris la peine de bourrer son fusil avec un rameau sec, un trèfle à quatre feuilles et deux balles trempées dans l'eau bénite, ou, encore moins, avec un chapelet béni, selon la recette d'Honoré Beaugrand<sup>35</sup> dans "le Loup-garou".

À l'instar des loups-garous, les feux follets, communément appelés "fi-follets", sont des âmes en peine qui errent la nuit dans les campagnes, le plus souvent près des sources sulfureuses et des marais, attendant leur délivrance. Ce sont, selon certains, des âmes de pécheurs morts sans avoir fait leurs pâques pendant quatorze ans consécutifs, soit deux fois sept ans. Comme les loups-garous, les feux follets sont dangereux. Ils poursuivent le voyageur qui s'aventure la nuit près d'un endroit marécageux et courent en sarabandes infernales dans l'espoir de "l'enliser dans les bas-fonds où il ne manquera pas de se perdre<sup>36</sup>". Selon d'autres conteurs, ces êtres néfastes sont envoyés sur la terre pour faire pénitence et obtenir le pardon de leurs fautes mais ils en profitent pour faire le mal. Pour d'autres, enfin, tel le cocher Napoléon Fricot, "ils ne sont point, comme le croient les gens qui ne connaissent pas mieux, des âmes de trépassés en quête de prières. Bien au contraire "ce sont, des âmes de vivants [...] qui quittent leur corps pour aller rôder, la nuit, au service du Méchant<sup>37</sup>".

Les plus sûrs moyens de se débarrasser de ces êtres maléfiques consistent, selon les uns, à fixer un couteau de poche entrouvert sur un pieu de clôture, ou à introduire selon les autres, une aiguille dans une pièce de bois. Les "fi-follets" s'amuse alors à passer et à repasser sous la lame du couteau ou dans le chas de l'aiguille. Ce qui permet au voyageur de s'éloigner en toute tranquillité. Des objets quelconques disposés en forme de croix sur le sol protègent le voyageur et éloignent sur les champs les petits êtres phosphorescents.

Quant à Fanfan Lazette, un mauvais sujet qui fait le désespoir de ses parents et qui se moque des sermons du curé, il est une des rares

personnes à rencontrer la bête à grand'queue. C'est le sort réservé au "PENDARD" comme lui qui a pris l'habitude de "faire des pâques de renard", c'est-à-dire "après la période de rigueur (donc en dehors du temps prescrit par l'Église et [qui met] une espèce de fanfaronnade à ne s'approcher des sacrements qu'après que tous les fidèles [se soient] mis en règle avec les commandements de l'Église<sup>38</sup>".

La venue sur la terre des fantômes et des revenants est encore reliée au culte. Les revenants sont des âmes du purgatoire, condamnés à visiter la terre périodiquement - le plus souvent dans la nuit du 2 novembre - afin de racheter une faute. Certains ont dérogé au grand commandement de la charité, en refusant l'hospitalité à un voyageur en détresse, mort par la suite dans la tempête, tandis que d'autres, des prêtres ceux-là, ont eu des distractions en disant la messe<sup>39</sup>. Ils n'obtiendront le bonheur éternel que le jour où, lors de leur passage sur la terre, un visiteur demandera l'hospitalité ou un servent acceptera de réciter avec le curé sans tête les prières au bas de l'autel.

Enfin, on court la chasse-galerie parce qu'on a conclu un pacte avec le diable<sup>40</sup>, une maison est hantée parce qu'un "quêteux", à qui on a refusé, souvent un vendredi ou en carême, une tranche de lard, a jeté un sort à ses habitants<sup>41</sup>, le violon de Fifi Labranche est ensorcelé parce qu'il a fait danser les marionnettes, et en plein jour de Noël, par surcroît<sup>42</sup>, les échos sont hantés sur les bords du lac Croche parce qu'un Indien a assassiné un missionnaire<sup>44</sup>, la roue du moulin cesse de tourner parce qu'on a travaillé le dimanche<sup>45</sup> et Jacques Ledur transperce de sa fourche le côté du Christ d'un calvaire érigé sur sa ferme et s'inflige au même endroit la même blessure<sup>46</sup>. D'ailleurs de tels châtiments ne sont pas rares dans le conte littéraire du XIXe siècle. Tom Caribou, Coq Pomerleau, Titange, Tipite Vallerand<sup>47</sup> et combien d'autres sont punis pour s'être détournés de la pratique de la religion.

Et je pourrais multiplier les exemples qui prouvent que le merveilleux chrétien est omniprésent dans les contes de notre corpus. Comme l'écrit Jean Rigault, "le merveilleux païen lui-même n'est-il pas baptisé par les habitants<sup>48</sup>?" Le feu follet s'enfuit au signe de la croix, le loup-garou perd sa forme grâce à ce même signe, le diable s'enfuit en présence du prêtre, accouru l'étoile au cou pour sauver l'âme d'un pécheur, le canot ne s'envole pas parce que Jos Violon a collé sous la pince du canot une image de l'Enfant Jésus<sup>49</sup>.

Ajoutons que ces contes surnaturels sont encore reliés à la poésie du doute, de l'incertain, et résistent aux subdivisions proposées par Todorov dans son *INTRODUCTION À LA LITTÉRATURE FANTASTIQUE*<sup>50</sup>. Au risque de nous exposer aux critiques d'Irène Bessière<sup>51</sup>, nous pourrions les partager en quatre catégories: les contes étranges, les contes fantastiques-étranges, les

contes fantastiques-merveilleux et les contes merveilleux purs. Le fantastique, genre évanescent, occupant l'espace séparant le fantastique-étrange et le fantastique-merveilleux. Notons enfin contrairement au conte oral qu'il y a très peu de contes de fées dans notre corpus. Aucun conte d'animaux, aucun conte mettant en scène des ogres, géants, monstres, dragons. Aucun talisman, pas de fontaine de jouvence, quelques baguettes magiques... Pas de Cendrillon ni de Blanche-Neige, pas de Petit-Poucet ni de Prince Charmant. Contraste frappant avec les contes de la période suivante (1900-1939) où les auteurs à la suite de Barbeau (Marius) découvrent le folklore international.

À côté des contes surnaturels qui occupent une large place dans notre corpus, les contes anecdotiques jouissent aussi de la faveur des conteurs littéraires du siècle dernier. Sont absentes dans les récits de cette catégorie les métamorphoses et les manifestations surnaturelles. Le plus souvent, le conteur fait appel à ses propres souvenirs, raconte un moment précis de son existence ou de celle d'un proche, privilégie un événement ou une situation passée ou susceptible de se produire, décrit une scène de mœurs: une épluchette de blé d'Inde, un mariage à la campagne, la montée dans les chantiers, un réveillon... À l'imaginaire des contes surnaturels s'oppose le réel car les contes anecdotiques sont vraisemblables. Mais ils sont tout aussi moralisateurs, sinon plus, le conteur poursuivant toujours un but didactique.

Les contes anecdotiques, que d'aucun identifient à la nouvelle, s'élaborent autour de différents thèmes dont les plus fréquemment exploités sont les amours brisés, souvent par la mort du ou de la fiancé(e), qui conduisent ou à la folie ou au cloître, l'argent, l'agriculturisme, l'exil aux États-Unis et la soif de l'or, la vie aventureuse dans les chantiers souvent reliée au culte (ou au mythe) de l'homme fort.

Quelques-uns de ces grands thèmes ne font que traduire les préoccupations de l'élite. Il s'agit de l'ivrognerie, de l'agriculturisme et de l'exil aux États-Unis, trois thèmes que l'on retrouve également dans le roman de cette période. Point n'est besoin de m'attarder sur le mythe de la terre et l'exode massif de nos compatriotes aux États-Unis, au siècle dernier. D'ailleurs que puis-je ajouter à l'étude éclairante de Maurice Lemire sur "le Mythe de la terre paternelle"<sup>52</sup> puisque, dans le conte comme dans le roman, la situation est identique. Toujours il est question d'un fils qui déserte la ferme familiale pour tenter fortune à la ville ou dans les manufactures du pays voisin. Les réussites sont peu nombreuses. Mis à part Joseph Toc et Bruno Deschamps, deux héros de Charles Leclère<sup>53</sup>, et Léon Giroux, dans "Nouvelle canadienne", d'André-Napoléon Montpetit<sup>54</sup>, les autres sombrent dans la dépravation et oublient souvent leurs

déboires dans l'alcool. S'ils ne meurent pas, tels Jean-Paul Duvallon dans "Fantôme" de Pamphile Lemay<sup>55</sup> ou Jean, dans "Mon ami Jean"<sup>56</sup> de Faucher de Saint-Maurice, ils reviennent au foyer, rachètent la terre paternelle ou s'établissent sur une ferme voisine, deviennent de braves agriculteurs et se méritent l'estime et l'admiration de leur entourage. Qu'on relise "Paul et Julien" et "Jean-Louis" de Napoléon Legendre<sup>57</sup>, "l'Émigration ou Pierre Souci" de Paul Stevens<sup>58</sup>, "l'Épreuve" de Pamphile Lemay<sup>59</sup>, "le Vieux Berlot bleu" de Charles Leclère<sup>60</sup>.

Les déserteurs, ceux qui ont élu domicile à la ville, sont voués à l'échec. Et, sans emploi, loin de leur foyer, ils sombrent le plus souvent dans l'alcoolisme, tel Jean Michel dans "Entre nous" de Léon Ledieu<sup>61</sup>. D'autres, par contre, tel Bruno Deschamps dans "Pas une goutte de plus, Bruno!", s'exilent volontairement pour refaire leur vie et corriger leur vice. Mais ils sont peu nombreux ceux qui parviennent à triompher. Disciples des abbés Mailloux et Chiniquy, les conteurs du XIXe siècle, invoquant la mission sacerdotale de l'écrivain, s'emploient à rendre les hommes meilleurs. Aussi n'hésitent-ils pas à intervenir dans le récit. Charles Leclère condamne en ces termes l'ivrognerie:

L'ivrognerie! C'est l'homme qui devient brutal  
C'est le père qui devient Caïn!... C'est le feu!  
C'est le vol! C'est le meurtre! C'est le suicide!  
C'est l'enfer, enfin!<sup>62</sup>

L'alcoolisme, selon Alphonse Gagnon:

détruit à la fois tous les nobles sentiments de l'âme, abrutit l'intelligence, épuise les forces du corps, fait perdre au malheureux qui s'y livre la considération dont il pourrait jouir parmi ses semblables, l'abaisse au-dessous de la brute et le rend un fardeau pour la société<sup>63</sup>.

Rien d'étonnant que plusieurs conteurs, tels Joseph-Ferdinand Morissette ou Mathias Fillion, ne ratent aucune occasion pour insulter leurs personnages, les qualifiant de "misérable[s] individu[s]", "chef[s] de gueux", "souteneur[s] de bouge". Et ils sont damnés ceux qui ne renoncent pas à leur "vice". Ainsi en est-il des avarés.

Quant aux autres thèmes, ils servent à démontrer que le bonheur parfait n'est pas en ce monde, qu'il faut se soumettre à la volonté de Dieu, le Maître absolu, au détriment même de la vraisemblance.

Ajoutons enfin que le thème de la vie dans les chantiers est l'occasion pour le conteur de décrire les espaces incommensurables d'un pays à vaincre, de vanter les mérites, la vaillance, le courage, l'intrépidité des Canadiens français dont les exploits légendaires charment aujourd'hui encore les enfants des villes. Il est cependant

remarquable que la plupart des conteurs du XIXe siècle, comme l'écrivit fort à propos Maurice Lemire, en parlant des *FORESTIERS ET VOYAGEURS* de Joseph-Charles Taché, "peignent des voyageurs en habits du dimanche posant pour la postérité". Si Honoré Beaugrand dans "le Père Louison"<sup>64</sup> et Joseph-Ferdinand Morissette dans "François Béland"<sup>65</sup> rapportent rapidement un conflit opposant deux bûcherons au sujet de l'amour d'une femme, seul Napoléon Legendre construit son récit "le Voyageur"<sup>66</sup> sur la rivalité entre deux hommes forts qui se disputent avec rage le titre de champion "boulé" d'un chantier de Bytown. Bien que grands sacreurs et bon buveurs, le voyageur des pays d'en haut et le bûcheron sont profondément religieux. C'est ainsi du moins que les conteurs les ont décrits.

Quant aux contes de la troisième catégorie, les contes historiques, ils sont beaucoup moins nombreux que les contes surnaturels ou les contes anecdotiques. Et beaucoup moins intéressants, devrais-je ajouter! Car, contrairement aux romanciers de la même période, Napoléon Bourassa, Joseph Marmette, Edmond Rousseau, Laure Conan, les conteurs négligent souvent - du moins c'est l'impression qu'ils nous donnent - de consulter les historiens contemporains et s'exposent ainsi aux erreurs grossières et aux anachronismes.

Ces contes, pour la plupart, s'élaborent autour des grandes dates de l'histoire canadienne: 1755, 1760, 1775, 1812, 1837-1838. Les conteurs veulent initier leurs lecteurs aux grands faits d'armes, aux glorieux exploits de certains héros, tels Chénier, Salaberry, Montcalm ou encore, ce qui est fréquent, démasquer certains traîtres, tels Arnold, Montgommery et surtout Colborne, l'ennemi juré des Patriotes et de la nation canadienne-française.

Si les conteurs ont privilégié les hauts faits d'armes ou les grands héros de notre histoire, ils se sont aussi intéressés, à l'occasion, à certains exploits ignorés des manuels ou à certains héros dont les noms ne sont pas passés à la postérité, tels Louis Bois dit le Balafre, terreur des Anglais qui pillent la côte de Beaupré<sup>67</sup>, ou Louise Berthelet, la véritable héroïne de Châteauguay<sup>68</sup>. Et j'ai passé sous silence les nombreux actes de bravoure de ces vaillants Canadiens français lors des non moins nombreuses attaques des Indiens que les conteurs du siècle dernier ont bien tenté d'évangéliser.

Bien des choses restent à dire sur le conte littéraire québécois, tant du XIXe que du XXe siècle, bien des questions n'ont pas encore trouvé réponses. En abordant la thématique du conte du siècle dernier, je n'espérais pas tant les résoudre que les soulever. Comme je n'espérais pas tant me limiter à une école qu'à vous faire connaître le contenu d'un genre riche, de même qu'à vous faire partager le plaisir que j'ai eu à le découvrir. Ainsi ma recherche n'aura pas été

inutile car l'analyse du conte québécois au XIXe siècle est désormais possible.

Et cric, crac, cra! Sacatabi,  
sac-à-tabac! Mon histoire finit  
d'en par-là.<sup>69</sup>

Aurélien Boivin  
Dictionnaire des oeuvres  
littéraires du Québec  
Université Laval

## RÉFÉRENCES

1. Auguste Viatte, *HISTOIRE LITTÉRAIRE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE DES ORIGINES À 1950*, Québec, Presses universitaires Laval [et] Paris, Presses universitaires de France, 1954, xi, 545 p.
2. Samuel Baillargeon, *LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE*. Préface de Lionel Groulx, Montréal et Paris, Fides, [1957], p. 140-144.
3. Gérard Tougas, *HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE*, Paris, Presses universitaires de France, 1960, p. 37-38.
4. Paul Gay, *NOTRE LITTÉRATURE. GUIDE LITTÉRAIRE DU CANADA FRANÇAIS*, [Montréal], HMH, [1969], xvi, 214 p.
5. Gérard Bessette, Lucien Geslin et Charles Parent, *HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE*, «Montréal», Centre éducatif et culturel, 1968, 704 p.
6. Pierre de Grandpré [éditeur], *HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DU QUÉBEC*, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, t. I, 1967, p. 255-256.
7. David M. Hayne, "Origines du roman canadien-français", dans *LE ROMAN CANADIEN-FRANÇAIS*, Montréal et Paris, Fides, 1964, p. 40-46. (Archives des lettres canadiennes, t. III).
8. John Hare [compilateur], *CONTES ET NOUVELLES DU CANADA FRANÇAIS, 1778-1859*. Préface de David M. Hayne, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, vol. I, 1971, p. [23]-26.

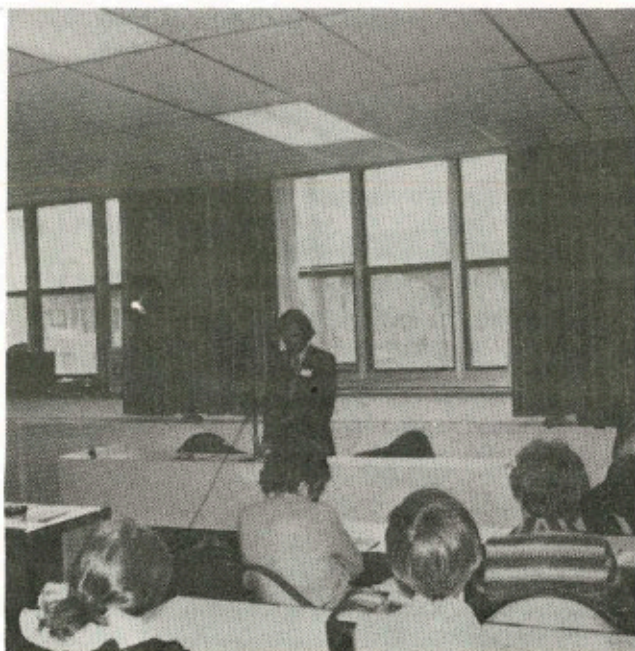
9. Aurélien Boivin, *LE CONTE LITTÉRAIRE QUÉBÉCOIS AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE. ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE ET ANALYTIQUE*. Préface de Maurice Lemire, Montréal, Fides, [1975], xxxviii, 385 p. Je ne donnerai en référence que la description bibliographique de la première publication d'un conte, me contentant de renvoyer le lecteur à ce volume pour trouver toutes les éditions d'un même conte.
10. Philippe Aubert de Gaspé (fils), "l'Étranger", dans *L'INFLUENCE D'UN LIVRE*, Québec, Imprimé par William Cowan & fils, 1837, p. 36-47.
11. Louvigny de Montigny, "le Rigodon du diable", dans *LA PRESSE*, 22 février 1898, p. 5.
12. Joseph-Ferdinand Morissette, "le Diable au bal", dans *AU COIN DU FEU*, Montréal, Imprimerie Piché frères, 1883, p. [21]-31.
13. Armand de Haerne, "le Diable au bal", dans *LES NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES*, vol. V, nos 1-2 (1886), p. [3]-9.
14. Joseph-Ferdinand Morissette. V. note 12.
15. Charles-Marie Ducharme, "À la Sainte-Catherine", dans *RIS ET CROQUIS*, Montréal, C.-O. Beauchemin & fils, libraires-imprimeurs, 1889, p. 271-280.
16. Édouard-Zotique Massicotte, "Ouvrez!", dans *LE MONDE ILLUSTRÉ*, 2 mai 1891, p. 5.
17. Louis Fréchette, "la Mare aux sorciers", dans *LA PRESSE*, 8 octobre 1892, p. 4.
18. Louvigny de Montigny. V. note 11.
19. Joseph-Guillaume Barthe, "Opium littéraire ou Conte de ma grand'mère", dans *LE POPULAIRE*, 15 mai 1837, p. 1.
20. Firmin Picard, "la Nuée du diable", *LE MONDE ILLUSTRÉ*, 16 et 23 avril 1898, p. 804-805, 820-821.
21. Philippe Aubert de Gaspé (père), "l'Aventure de Davi Larouche", dans *LES ANCIENS CANADIENS*, publié par la direction du "Foyer canadien", Québec, Desbarats et Derbishire, imprimeurs-éditeurs, 1863, p. 103-109.
22. Joseph-Charles Taché, "Cadieux", dans *FORESTIERS ET VOYAGEURS*, Montréal, Librairie Saint-Joseph, Cadieux et Derome, 1884, p. 165-176. Voir aussi Joseph-Guillaume Lévesque, "la Croix du Grand Calumet", dans *L'ÉCHO DES CAMPAGNES*, 18 et 25 novembre 1847, p. 1.

23. Henri-Raymond Casgrain, "la Jongleuse", dans *LES SOIRÉES CANADIENNES*, vol. I (1861), p. 205-289.
24. Firmin Picard, "la Chaussée miraculeuse", dans *L'ÉVANGÉLINE*, 21 décembre 1899, p. 1.
25. Fimin Picard, "Grenier de l'abondance", dans *LE MONDE ILLUSTRÉ*, 23 décembre 1899, p. 532-534.
26. Pierre-Joseph Bédard, "la Petite Mendiante", dans *LE MONDE ILLUSTRÉ*, 22 décembre 1894, p. 401.
27. Paul Stevens, "les Trois Diables", dans *L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL*, 1er septembre 1862, p. 393-397.
28. Philippe Aubert de Gaspé (fils), "l'Homme du Labrador", dans *L'INFLUENCE D'UN LIVRE*, p. 76-88. [V. note 10].
29. V. note 16.
30. Édouard-Zotique Massicotte, "le Loup-garou", dans *LE RECUEIL LITTÉRAIRE*, 1er septembre 1890, p. 185-186.
31. Wenceslas-Eugène Dick, "Un loup-garou", dans *L'OPINION PUBLIQUE*, 28 août 1879, p. 412-413, conte incorporé par la suite à son roman, *L'ENFANT MYSTÉRIeux*, Québec, J.-A. Langlais, éditeur, 1890, p. 37-50.
32. Louis Fréchette, "le Loup-garou", dans *L'ALMANACH DU PEUPLE BEAUCHEMIN*, Montréal, Beauchemin, 31e année (1900), p. [104]-132.
33. Carmen Roy, *LA LITTÉRATURE ORALE EN GASPÉSIE*, Ottawa, Ministère du Nord canadien et des ressources nationales, Musée national du Canada, section anthropologie, bulletin nos 134-136, 1962, p. 123.
34. Louvigny de Montigny, "Une histoire de loup-garou", dans *LA PRESSE*, 15 février 1899, p. 7.
35. Honoré Beaugrand, "le Loup-garou", *LA PATRIE*, 16 janvier 1892, p. 1-2.
36. Victor Morin, "Superstitions et Croyances populaires", dans *MÉMOIRES ET COMPTE RENDUS DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA*, 3e série, vol. XXXI (1937), section I, p. 54.
37. Louis Fréchette, "la Mare aux sorciers", V. note 17.
38. Honoré Beaugrand, "la Bête à grand'queue", dans *LA PATRIE*, 20 février 1892, p. 1.

39. Honoré Beaugrand, "le Fantôme de l'avare", dans *LE COURRIER DE MONTRÉAL*, 25 août 1875, p. 1-2 et Louis Fréchette, "la Messe du revenant", *LA PATRIE*, 1er septembre 1894, p. 6. On consultera aussi, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, "la Messe de Minuit", dans *LA REVUE DE MONTRÉAL*, juin 1877, p. 284-288.
40. Honoré Beaugrand, "la Chasse-galerie", dans *LA PATRIE*, 31 décembre 1891, p. 1-2.
41. Louis Fréchette, "la Maison hantée", dans *LE SOIR*, 6 juin 1896, p. 4, conte déjà paru sous le titre "le Sorcier de Saint-Ferdinand", dans *CANADA-REVUE*, février 1892, p. 24-26.
42. Louis Fréchette, "le Money Musk", dans *LA PATRIE*, numéro spécial de Noël, 23 décembre 1899, p. 2, conte connu aussi sous le titre "les Marionnettes".
43. Pamphile Lemay, "le Marteau du jongleur", dans *LA REVUE CANADIENNE*, juin 1895, p. [365]-371.
44. Joseph-Charles Taché, "le Noyeux", dans *FORESTIERS ET VOYAGEURS* (v. note 22), p. 148-153 ou Alphonse Poitras, "Histoire de mon oncle", dans *LA REVUE CANADIENNE*, 8 mars 1845, p. 83-84.
45. Louis Fréchette, "le Loup-garou". V. note 32.
46. Pamphile Lemay, "le Coup de fourche de Jacques Leduc", dans *LA REVUE CANADIENNE*, octobre 1895, p. [589]-596.
47. Louis Fréchette, "Tom Caribou", dans *LA PATRIE*, 24 décembre 1895, p. 1; "Coq Pomerleau", dans *LA PRESSE*, 24 décembre 1898, p. 23; "Titange", dans *LA NOËL AU CANADA*, Toronto, G. Morang, 1900, p. 238-256; "Tipite Vallerand", dans *LA PRESSE*, 22 octobre 1892, p. 4.
48. Jean Rigault, "le Conte au Québec au dix-neuvième siècle", dans *CANADIAN LITERATURE*, No 53 (Summer 1972), p. 61.
49. Louis Fréchette, "Titange". V. note 47.
50. Tzvetan Todorov, *INTRODUCTION À LA LITTÉRATURE FANTASTIQUE*, Paris, Éditions du Seuil, [1970], 187 p. (Collection Poétique).
51. Irène Bessière, *LE RÉCIT FANTASTIQUE OU LA POÉTIQUE DE L'INCERTAIN*, Paris, Librairie Larousse, 1974, 256 p. [surtout, p. 54-59].

52. Maurice Lemire, "le Mythe de la terre paternelle", dans *LE MERVEILLEUX*. Deuxième colloque sur les religions populaires, 1971, Québec, les Presses de l'université Laval, 1973, p. [53]-66.
53. Charles Leclère, "Tic-Toc ou le Doigt de Dieu", dans *LE COURRIER DE SAINT-HYACINTHE*, 21-26 juillet 1866; "Pas une goutte de plus, Brunol", dans *L'UNION DES CANTONS DE L'EST*, 5-19 mai 1869.
54. André-Napoléon Montpetit, "Nouvelle canadienne", dans *L'OPINION PUBLIQUE* 1er-22 septembre 1870.
55. Pamphile Lemay, "Fantôme", dans *LA REVUE NATIONALE*, 1895, p. [563]-578.
56. Faucher de Saint-Maurice, "Mon ami Jean", dans *L'OPINION PUBLIQUE*, 7-21 mars 1872.
57. Napoléon Legendre, "Paul et Julien", dans *L'ALBUM DES FAMILLES*, juin 1884, p. 188-190 et "Jean-Louis", dans *LA REVUE DE MONTRÉAL*, septembre et octobre 1877, p. [484]-494, [530]-541.
58. Paul Stevens, "l'Émigration ou Pierre Souci", dans *L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL*, 1er et 15 mars 1860, p. 71-75, 88-93.
59. Pamphile Lemay, "l'Épreuve", dans *LE JOURNAL DE QUÉBEC*, 10-21 novembre 1863.
60. Charles Leclère, "le Vieux Berlot bleu", dans *LE COURRIER DE SAINT-HYACINTHE*, 8 avril 1869, p. 2-3.
61. Léon Ledieu, "Entre nous", dans *LE MONDE ILLUSTRÉ*, 2 février 1895, p. 470-471.
62. Voir note 53.
63. Alphonse Gagnon, "Gertrude", dans *L'OPINION PUBLIQUE*, 22 et 29 avril 1880, p. 197, 208-209.
64. Honoré Beaugrand, "le Père Louison", dans *LA PATRIE*, 5 décembre 1891, p. 1.
65. Joseph-Ferdinand Morissette, "François Béland", dans *AU COIN DU FEU*, Montréal, Imprimerie Piché Frères, 1883, p. [51]-71.
66. Napoléon Legendre, "le Voyageur", dans *L'ALBUM DE LA MINERVE*, 13-27 mars 1873.
67. Wenceslas-Eugène Dick. "Une reconnaissance ou le Serment du balafre", *L'OPINION PUBLIQUE*, 18 juillet - 1er août 1872.

68. Henri-Émile Chevalier (pseudonyme: Chauchefoin), "la Batelière du St-Laurent", dans *LA PATRIE*, 24 octobre-14 novembre 1854, conte connu aussi sous le titre: l'Héroïne de Châteauguay, Montréal, John Lovell, 1858, p. [1]-95.
69. Louis Fréchette, "le Diable des Forges", *LA PRESSE*, 23 décembre 1899, p. 2.



M. Aurélien Boivin, Laval

## DU ROSE AU BLEU AU NOIR, OU LES CONTES DE LOUIS DANTIN

Je ne connais pas tous les écrivains québécois de 1820, 1930. J'en connais tout de même quelques-uns assez bien. De certains ou certaines (car il y a des romancières pendant cette période) je n'ai lu qu'un livre. Mais, une chose est certaine, c'est en les lisant que plusieurs fois je me suis dit que je n'aurais pas voulu écrire pendant cette période de notre littérature. Et si je me dis cela, c'est que d'une façon ou d'une autre, je prends ces gens-là en pitié.

Si je les prends en pitié, vous vous demandez peut-être ce que je dois ressentir pour ceux-là qui les ont précédés, ceux qui ont voulu vivre la même vocation pendant le dix-neuvième? Eh! bien non, ceux du dix-neuvième, je ne les plains pas du tout. Peut-être devrais-je? Arthur Buies, Fréchette, Dessaulles, la société les a presque tués moralement mais je ne sais pourquoi j'ai l'impression qu'ils ne se sont pas posé les questions que les gens de 1930 allaient se poser devant leur table d'écrivain. Ils étaient si convaincus de ce qu'ils avaient à dire qu'ils n'ont pas eu le temps de se poser de questions.

Après 1900, surtout si on veut se lancer dans la fiction, ce n'est plus la même chose. Prenez par exemple ce Léopold Desrosiers qui n'a jamais pu réussir une bonne scène d'amour. Pourquoi? Il avait pourtant beaucoup d'éducation, ce Desrosiers. Et il a beaucoup écrit. Il n'est pas le seul à avoir manqué ses scènes d'amour. Ces romans écrits par des femmes auxquels je faisais allusion tout à l'heure (ceux que je connais) ont à peu près tous manqué leurs scènes d'amour. Il doit y avoir une raison. Peut-être Gilles Marcotte l'a-t-il trouvée quand il a parlé à un moment donné d'écrivain "empêché". Interprétez cette expression comme vous voudrez. Quant à moi, j'ai l'impression que ce qu'elle veut dire, c'est que les écrivains dont il est question n'ont pas osé dire certaines choses, en ont été empêché par un blocage psychologique qui leur avait été légué pendant leur enfance par des forces occultes. Léopold Desrosiers est peut-être le plus bel exemple de ces écrivains "empêchés". Louis Dantin en est un lui aussi, à un moindre degré. Je dis à un moindre degré parce que même si Desrosiers avait vécu deux cents ans, il n'aurait jamais pu sortir de son carcan. Louis Dantin est venu tout près d'en sortir et c'est ce que je vais essayer de vous faire voir en groupant ces contes en trois catégories, les roses, les bleus et les noirs.

Il y a plusieurs fois que je lis ou relis ces contes de Dantin auxquels il a donné comme titre général: *LA VIE EN RÊVE*. Ce titre convient bien à ces courts récits parce qu'il nous dit tout de suite que l'auteur aurait voulu changer la société. Il savait que ce qu'il souhaitait pour lui, pour d'autres, pour tous ses frères humains, n'était possible

qu'en rêve. Et c'est bien ici que je reconnais l'écrivain. En tout cas, l'image que je me fais, que je me suis toujours faite d'un véritable écrivain. L'insatisfait perpétuel. Comment pourrait-on écrire si on se sentait en parfaite harmonie avec l'humanité qui nous entoure? Il y a plusieurs fois que je lis ou relis ces contes, disais-je, et chaque fois, je me pose des questions à son sujet. Remarquez que je ne connais pas beaucoup sa vie. Je sais que la société lui a donné pas mal de fil à retordre. Qu'il a senti le besoin de s'exiler. Mais ce n'est pas tellement ce genre de questions que je me pose à son sujet. Une question par exemple comme celle-ci: qu'est-ce qu'il n'aurait pas pu faire ce garçon-là s'il avait utilisé tous ses moyens? Quelles belles histoires n'aurait-il pas écrites? Et je me réponds: il avait tout ce qu'il fallait pour se dépasser.

J'ignore si les contes de Noël de Dantin ont été écrits avant les autres qui apparaissent dans *LA VIE EN RÊVE* mais ce serait logique de le croire. Dans le fond, cela a peu d'importance. Il changeait peut-être de personnalité selon le genre de récits qu'il faisait. Mais ces contes de Noël, c'est ce que j'appelle les contes en rose. Il n'y en a pas un qui ne soit d'une sentimentalité à vous arracher les larmes. N'allez pas vous imaginer surtout que, parce qu'ils veulent vous arracher les larmes, ils sont ennuyeux. Pas du tout. Dantin est rarement ennuyeux. Il sait comment construire un récit, ménager les surprises et faire en sorte que tout semble très logique. Prenons un conte comme *LA MESSE DE FLORENT LETOURNEAU*. Ce Florent, un garçon en or et que tout le monde aime bien, ne fait pas sa religion. Il n'accepte même pas d'aller à la messe de Minuit avec Alma Latour qu'il semble pourtant aimer profondément. Il préfère aller lever ses pièges. Et c'est là que ça se corse. La tempête et tout le reste. Il tourne en rond jusqu'au moment où il a l'impression d'entrer dans une grotte qui pourra lui servir d'abri. C'est ici que le mauvais génie l'attendait. Les diables avaient inventé une messe de minuit singée sur la vraie. Un petit enfant noir qui gigotait, qui n'avait pas "l'air aimable" du tout. Et au moment où ce bébé-diable se met à crier, "une masse de voix cassées, grêlées, fausses comme des crécelles, qui semblaient venir de partout sans personne en vue, entonnent une musique à rendre sourd. C'était un air bien connu qu'elles massacraient et, au travers de leur tintamarre, savez-vous les paroles que Létourneau démêle? *NOUVELLE AGRÉABLE, UN DÉMON CHARMANT NOUS EST NÉ; C'EST L'ENFANT DU DIABLE QUI NOUS A DAMNÉS.*"

Un peu plus et on dirait presque une messe noire. Mais c'est pour mieux convertir ce Florent qu'on lui fait cette peur. Parce que, plus tard, pendant la journée de Noël, on le retrouve "à moitié gelé dans un creux de roche grand à peu près comme une cabane". Vous imaginez bien qu'on lui a rendu la vie. Alma Latour était là pour en prendre soin. Elle l'a épousé comme il se devait et "après ça elle n'a pas eu à le tourmenter pour lui faire remplir ses devoirs". Ce qui veut

dire que Florent s'est remis à aller non seulement à la messe de Minuit, mais à la messe tout court. Prenons un autre cas dans ces cinq contes en rose, celui qui s'intitule *LE NOËL DE CAROLINE*. C'est d'un rose absolument magnifique. Je vous résume cela en quelques lignes. Caroline était une fille d'habitant qui avait toutes les qualités que l'on peut trouver chez ces sortes de filles quand elles se mettent à en avoir. Tous les garçons lui couraient après mais elle ne voulait rien savoir. Tout au plus acceptait-elle la compagnie de François Bénard qui avait une trentaine d'années mais portait beau quand même, était "travailleur, honnête et de bon accord: un excellent parti que bien des filles reluquaient." Mais pas de folies! Il fallait qu'il garde ses distances. Il passait son temps à la demander en mariage. Comme elle était heureuse avec ses parents, ses frères et ses soeurs, elle se demandait et j'insiste sur cette question qu'elle se posait, elle se demandait: "pourquoi m'en irais-je servir un homme?" Vous allez croire qu'une fille qui se pose des questions pareilles en 1930 n'est pas prête de se laisser avoir par la moindre sentimentalité. Moi aussi, je le croyais bien. Cette Caroline, elle a les pieds sur la terre. En plus d'être bien faite, d'ordinaire elle raisonne bien. Mais Noël, ce n'est pas un temps normal et c'est Noël qui va la perdre. Imaginez qu'elle accepte d'aller à la messe de Minuit avec ce François. On a mis de côté cette année-là la vieille crèche. On a fait les choses en grand. Une nouvelle crèche magnifique. Des personnages comme si c'était des vrais. "C'était la vraie vie de famille, père, mère, enfant, dans leur milieu rustique, entouré de bêtes bienfaisantes." Je passe toute une belle description pour arriver à St-Joseph qui par la plus heureuse des coïncidences ressemble à nul autre que François Bénard. Alors, la Caroline qui a toujours considéré ce François comme un frère, n'en peut plus: "Tandis que les refrains s'enlevaient par la nef, répandant sur l'office qui s'achevait un vol de gaieté presque profane, tout à coup son coeur se gonfla: elle se sentit prête à pleurer." Et c'est ainsi qu'au retour, devant une nouvelle demande de François, elle dira oui parce que, devinez pourquoi? Parce que François ressemble à St-Joseph! Cela peut vous paraître tiré par les cheveux, je crois que ce l'est. Le récit se termine ainsi: "Cligne, cligne, cligne! les grelots sonnaient maintenant comme de petits rires satisfaits, avec un accent de triomphe." Moi -- c'est une réflexion personnelle -- je me dis que Caroline est moins futée qu'on l'imagine d'abord. Choisir un St-Joseph pour mari, est-ce vraiment catholique? S'imaginer-t-elle que c'est avec des gens pareils qu'elle va avoir sa douzaine d'enfants, cette vie de famille qu'elle avait entrevue? Mais on se marie comme on peut! Caroline qui ne voulait pas servir un homme préférerait se faire servir par un St-Joseph. C'est bien son affaire.

Vous le voyez, Dantin va assez loin dans la vie en rose. Mais *LE NOËL DE CAROLINE*, ça se lit bien et c'est loin d'être ridicule.

Passons aux contes en bleu.

Transportons-nous à Cacouna qui était autrefois un endroit de villégiature huppé. Armand, un jeune citadin riche et beau, y passe ses vacances. Il possède un "yacht superbe". Il rencontre Rose-Anne, jeune fille de rêve qui ne connaît pas les airs que l'on se donne à la ville. "Blonde, en dépit du hâle de la mer, avec un regard bleu d'une limpidité admirable, un visage aux lignes pures, sans rien de fruste ou de mal fini, une allure naïvement gracieuse, toute une frimousse éveillée et piquante. Elle allait, tantôt un panier au bras, faire les provisions au village, tantôt, la main protégeant les yeux, interroger l'horizon..." etc. etc.

Pour la rencontrer, Armand loue deux fois la semaine la barque du père de Rose-Anne. Au retour, le cavalier s'attarde à causer avec lui pour mieux causer avec elle. Et un soir, apparaît Julien, le plus ou moins promis de la belle. Il se rend bien compte de ce qui se passe. Il remonte aussitôt dans sa voiture, furieux. Dès lors, c'est la haine entre les deux. Armand invite Rose-Anne sur son yacht mais, au retour, le bateau s'en va droit sur une batture et chavire. Et c'est Julien qui arrive pour sauver Rose-Anne. Mais il refuse de faire des efforts pour aider son rival. Alors Rose-Anne s'empare des rames et va à la rescousse d'Armand. Ce que voyant, Julien se jette à l'eau et se noie. Rose-Anne réussit à sauver son Armand pour, nous apprend le narrateur, le mettre de côté un peu plus tard car, celui qu'elle aimait, c'était Julien. Et il doit savoir à quoi s'en tenir, lui, puisque ce narrateur, c'est Armand lui-même. *ROSE-ANNE*, une histoire d'amour triste, trois personnages qui se font souffrir pour le plaisir de la chose, pour permettre à l'héroïne de pleurer sur son sort et inciter le lecteur à en faire autant.

Mais voici un autre conte en bleu qui n'a rien de triste. Il s'intitule *PRINTEMPS* et c'est lui qui ouvre le livre. C'est donc le printemps. Il fait un temps magnifique. Les personnages principaux sont jeunes et beaux. Il s'agit encore d'une jeune fille et d'un jeune homme. Les deux sont issus de familles pauvres et travaillent dans des manufactures pour gagner leur vie. Tous les matins, ils prennent le même tramway au même endroit mais sans se parler. Ce matin de printemps, cependant, ils ne peuvent s'empêcher de s'adresser la parole. De fil en aiguille, Arthur finit par dire, à cause du parfum dans l'air, du soleil qui rit: "C'est bien simple, si je m'écoutais, je planterais tout là aujourd'hui et je partirais en pique-nique.". Ils montent dans le tramway. Mais l'idée de tout laisser là et de partir n'importe où ne les a pas laissés. Arthur parle de confiance pour convaincre sa compagne. Puis, il ose: "Vous comprenez l'idée? Venez-vous?" Toute jeune fille de bonne famille aurait dit non. Partir à l'aventure avec un garçon qu'elle ne connaît pas? Est-ce possible? Évidemment non! Et pourtant Angéline, car elle s'appelle Angéline, accepte et nos deux tourtereaux risquent d'être renvoyés par leurs patrons pour le plaisir de se sentir libres par un beau jour de printemps. Ils vont se promener à l'île Ste-

Hélène, ils reviennent se balader rue Ste-Catherine, ils gagnent enfin la Montagne et sont heureux comme des rois. Dans la montagne, quelqu'un qui a eu la même pensée qu'eux (ne pas aller travailler pour jouir du printemps) les aborde, cause et leur apprend qu'il est propriétaire d'une usine. En fait, c'est le patron d'Angéline. Mais il ne la connaît pas. Tout en causant, il se souvient que sa mère lui a rappelé avant son départ qu'elle a besoin d'une servante et même d'un jardinier pour s'occuper des plantes, des arbres et des fleurs. N'est-ce pas providentiel pour ces deux évadés de prison? Arthur accepte tout de suite de devenir jardinier du roi. Il laisse entendre que sa compagne pourra le rejoindre dans trois semaines. C'est que dame! il ne veut pas qu'elle prenne de décision à la légère. Au retour, Arthur se demande s'il n'a pas rêvé. Mais Angéline lui dit: "Ce sera vrai si vous voulez". C'est donc qu'elle aussi veut devenir jardinière.

Voici donc une histoire où tout a bien commencé et où tout a bien fini. Nous sommes au bleu fixe. Voici des personnages qui acceptent de risquer leur gagne-pain pour le plaisir de savourer le printemps ensemble. Et voici un autre personnage tombé du ciel qui leur offre et le pain et le gîte et les tire d'embarras au moment voulu. C'est presque providentiel. Le printemps ou l'air du printemps a été évidemment l'occasion pour ses deux jeunes gens de se parler et finalement de s'aimer. Il reste tout de même qu'ouvriers ils étaient et qu'ouvriers ils resteront. Nous ne sommes donc pas complètement au milieu d'un conte de fée. Nos jeunes gens pauvres ne deviennent pas riches. Ils ne deviennent pas plus beaux qu'ils n'étaient. Ils n'épatent personne. Mais ils réussissent à s'aimer. C'est déjà quelque chose. Tout semble indiquer qu'ils vont continuer d'être heureux. Je dirai ici que cette histoire est un peu invraisemblable mais déjà elle nous conduit par son ton, par la liberté que l'auteur a laissé à ses personnages vers une autre réalité de la vie quotidienne où les couleurs vont s'assombrir.

Je passe par dessus un conte qui s'appelle *TU TOUSSES* où il n'y a à peu près pas d'histoire et où tout est peint en gris pour arriver tout de suite aux contes en noir. Il y en a deux qui s'intitulent *LA LOCOMOTIVE* et *LE RISQUE*.

Ce que j'appelle ici les contes en noir, ce sont les contes réalistes. Plus de trace de sentimentalité qui vous submerge à cause de certaines circonstances comme cela se produit dans les contes de Noël. Plus de fleur bleue comme nous en rencontrons dans les histoires d'amour dont je viens de parler. Nous voici en face de situations qui viennent en droite ligne de la vie quotidienne, arrachées pour ainsi dire à cette vie quotidienne. Qu'est-ce que c'est que *LA LOCOMOTIVE*? C'est l'histoire d'un garçon mécanicien qui travaille sur une ligne de chemins de fer. Il doit s'absenter trois jours pour rester au chevet de sa femme malade, de sa femme mourante, de sa

femme morte. Quand il revient au travail, il se fait remercier de ses services par son supérieur. Il essaie d'attendrir l'autre mais ce monsieur Cullen ne veut rien entendre.

"L'âme ulcérée, brisée, de cette mort d'hier, voilà qu'il se trouvait sans\*gagne-pain, arraché à son travail de dix années, à un métier devenu sa vie, et cela par la plus criante injustice. Car il l'avait toujours bien servie, cette compagnie qui lui signifiait un congé brutal. Jamais une plainte n'avait circulé contre lui; pas un jour, il n'avait manqué à son poste. Et parce que retenu cette fois par le plus sacré des devoirs, (...) on le jetait sur le pavé comme un chien."

Nous sommes ici en face d'un problème sérieux, une situation injuste qui a dû se produire des milliers de fois avant la venue des syndicats. Évidemment, notre mécanicien a oublié d'avertir son supérieur. Mais ce que nous devons retenir ici, c'est le cynisme du puissant employeur devant un ouvrier démuné. Et qui est plus, cet ouvrier vient de perdre sa femme. Qu'est-ce qu'il lui reste à faire? Qu'est-ce que la vie lui offre maintenant? Jacques Ferland voit tout en noir et décide de rejoindre sa femme. Il ira se jeter au devant de cette locomotive qu'il a, jusqu'à présent, bien servie et tout sera dit. Mais au dernier moment, il a peur. Il a vraiment peur. Et, à la dernière minute, il refuse la mort: "Réflexion, fermeté, courage, tout avait disparu; et la peur, une peur toute physique mais invincible, l'envahissait jusqu'aux moëlles. L'instinct de la vie commandait". Au moment où la locomotive arrive, il s'élance hors de la voie mais, comme dit l'auteur, "au même instant un choc terrible se produisit. La locomotive 318 dérailla avec un bruit pareil à un gémissement gigantesque; et droit, tout droit, à travers le talus et la chaussée, elle s'en alla sur Jacques Ferland...".

Évidemment, on peut se poser des questions sur ce déraillement qui arrive à un moment trop bien choisi. Mais c'est l'épisode qui précède ce déraillement qui est important.

*LE RISQUE*, nous met dans une situation que l'on pourrait facilement retrouver chez Albert Laberge. C'est la réalité la plus crue et la plus cruelle. Un cultivateur est en train d'agoniser. Il a des biens. Il a de l'argent à la banque. Et quatre fils dans la grande cuisine qui attendent sa mort pour se partager l'héritage. Ils ont hâte à la fin. Le père s'est confessé, il a communiqué. Il n'y a donc plus rien qui le retient. Mais, ô surprise, le vieux qui se débat contre la mort, redemande le prêtre. On essaie de lui faire comprendre que ... peine perdue. Il veut se reconfesser. Et c'est au cours de cette dernière confession qu'il avoue que la terre qu'il a acquise lors d'un procès fait à un voisin, il l'a acquise en trichant. Elle ne lui appartient pas. Ses fils devront la rendre à son propriétaire et se servir de l'argent qui dort à la banque pour le dédommager des profits perdus depuis le procès. Le curé

devra faire accepter cette proposition aux quatre fils. C'est un moment difficile. Il leur laisse entendre que s'ils ne rendent pas le bien mal acquis, il n'est pas sûr que leur père pourra sauver son âme. Les fils veulent savoir s'il a des chances quand même de se sauver au cas où on déciderait de garder la terre et l'argent. Le prêtre dit qu'il ne peut lui-même trancher cette question. C'est à Dieu de décider.

"Eh ben! en supposant, demanda Henri, pourquoi qu'on serait obligés, nous autres, de nous mêler de c'trouble-là? C'est pas moi ni Narcisse qu'ont volé c'te terre. Le père pourrait-il pas régler son compte avec le bon Dieu, pis nous aut's de not'bord?"

Le curé essaie de leur faire comprendre que, comme héritiers, ils sont solidaires des engagements de leur père. Ils veulent réfléchir encore. Ils demandent à se consulter. Au sortir de cette consultation, l'un des quatre se détache du groupe pour poser cette question au prêtre: "Supposition, qu'on garderait tout l'héritage, c'est il sûr et certain qu'poupa timberait dans l'enfer, ou s'i pourrait encore s'en réchapper?" Évidemment, le prêtre ne peut prouver que le vieux serait damné. Les quatre se reconsultent et décident à la fin de laisser le vieux se débattre tout seul avec le Créateur.

"M'sieur l'curé, on a jonglé su'toutes vos explications rapport à poupa, su l'à propos de c't'affaire, dit Majoric. Eh ben, monsieur l'curé, on est convint qu'i coure sa chance! on va l'risquer comme ça..."

Quatre héritiers, donc, qui ne veulent pas se laisser déposséder et qui sont prêts à jeter leur père dans l'enfer pour garder ses terres et son argent. Cette cupidité, ce désir des biens de la terre, ne le retrouve-t-on pas partout dans la vie? Sous des formes différentes, il est vrai. Mais Dantin, ici, a frappé en plein coeur de la nature humaine. Il a trouvé les mots qu'il fallait pour camper ses personnages. Et l'histoire se déroule avec un minimum de moyens. Ce qu'il faut dire, pas plus. Et je me dis: quel beau conte en noir!

Avant de terminer ce court exposé, je voudrais faire quelques réflexions sur Dantin et ses contes. Ce que ces récits me disent, c'est que l'auteur, s'il avait vécu assez longtemps pour se dégager de tout ce jansésisme qui l'avait pétri, aurait pu faire une oeuvre de fiction autrement marquante. Il avait les dons qu'il fallait pour y arriver. Mais il a peur de s'en servir. Il a peur de scandaliser. Il préfère, la plupart du temps, faire des récits sentimentaux qui se lisent bien mais ne vont pas très loin. Plutôt que de déranger son lecteur avec des problèmes qui le forcent à réfléchir et à tout remettre en question, comme c'est le cas dans *LE RISQUE*, il préfère l'attendrir avec des histoires qui finissent bien et dont la morale s'accorde avec celle que l'on prêchait au dix-neuvième. Dantin est écartelé entre le dix-neuvième et le vingtième. Il continue dans la tradition québécoise héritée de l'autre

siècle mais, en même temps, il se rend compte que la littérature peut, et doit être autre chose. En tout cas, qu'elle pourrait être différente. Alors, il devient réaliste il nous donne *LA LOCOMOTIVE* et *LE RISQUE*. Il est vrai qu'au moment où il écrivait, il n'y avait pas beaucoup d'auteurs au Canada français qui auraient pu lui servir de modèle. Albert Laberge ne faisait que commencer à écrire. S'il a découvert à certains moments cette veine réaliste bien enfouie en lui, c'est presque tout seul et à tâtons. Évidemment, il avait lu les grands romanciers français. Dommage qu'il n'ait pas pris de "risque" plus souvent.

Je pourrais m'arrêter à plusieurs faits qui sont révélateurs chez lui. Où peut-on trouver une femme, dans notre littérature, avant 1940, qui ose dire comme Caroline du *NOËL DE CAROLINE*, en refusant ses prétendants: "pourquoi m'en irais-je servir un homme?" Cette Caroline à la fin accepte de se marier mais je ne peux pas dire qu'elle se sacrifie car elle prend quelqu'un qui pourra plutôt la servir.

Où peut-on trouver avant 1930 un auteur qui, comme dans *PRINTEMPS* laisse ses personnages libres d'agir à leur guise pour le plaisir de vivre le moment présent? Au risque de perdre emploi et gagne-pain? Car c'est ce qui se produit. Où rencontre-t-on un vent de liberté pareil? Arthur et Angéline vivent une belle histoire mais on sent bien que ce sont des personnages qui sont capables de beaucoup plus. Ils osent défier la société. Ils osent s'aimer. Que ne pourront-ils pas quand l'auteur les rejoindra à un autre tournant de la vie?

Où trouver avant 1930 dans notre littérature, un récit aussi réaliste et débordant de vie que *LE RISQUE*?

Je suis convaincu que Dantin aurait pu, avec un tout petit coup de pouce, nous donner des douzaines de récits dans le genre du *RISQUE*. Toute une oeuvre. Dantin n'a jamais accepté la société dans laquelle il vivait. Il ne pouvait s'empêcher, en face d'elle, de se poser les questions que tout écrivain, j'imagine, se pose. J'ai passé, dans le cours de cet exposé sur un conte en gris qui n'est pas très fort mais qui se termine justement par le genre de questions auxquelles je fais allusion. Le narrateur a rencontré dans le train une jeune femme qui lui a parlé parce que la sympathie venait de s'établir entre eux pour un rien ou deux. Ils causent et sentent leurs âmes vibrer à l'unisson. Mais le narrateur doit descendre et plus tard, songeant à cette jeune femme, il dira:

"...je rêvais d'un monde où toute âme serait soeur de toute âme; où la sympathie circulerait comme l'air, éclaterait comme la lumière: où tout ce qui est dans le cœur monterait aux lèvres, libéré de barrières factices; où l'on pourrait aborder sans formes le passant aux traits altérés, la femme aux yeux rougis (...) où l'on partagerait le même bonheur, où l'on crierait (...) à la beauté

inconnue qu'on croise: "Tu es ravissante, je t'admire! (...) où tout cela jaillirait d'âmes innocentes et fraternelles, ferait partie de l'étiquette et du savoir-vivre, serait digne, convenable et prescrit."

Moi, je me dis que celui qui a écrit ces lignes est un homme qui a beaucoup réfléchi en face d'une société qui l'a fait souffrir. C'est un homme qui rêve de changer le monde. Et dans un sens, c'est en prenant possession, comme il l'a fait dans *LE RISQUE*, qu'on le change, ce monde. Ici l'impossibilité de communiquer avec son semblable dans la vie ordinaire, se change en la possibilité de communiquer avec son semblable par le truchement du dit littéraire. En dépit des tons de rose et de bleu qu'il y a dans les contes de Dantin, je ne peux m'empêcher de l'admirer. Et je souhaiterais qu'il nous revienne pour nous proposer d'autres "risques."

Adrien Thério



M. Adrien Thério, Université d'Ottawa

## LITTÉRATURE POUR ENFANTS AU CANADA FRANÇAIS

C'est avec une certaine émotion que j'ai préparé pour vous cette brève esquisse en diagonale de l'histoire de notre littérature pour enfants au Canada français, émotion qui s'explique par le fait que non seulement j'y ai été mêlé de près durant de nombreuses années, mais aussi du fait que j'ai connu les meilleurs et les plus chevronnés parmi ceux et celles qui l'ont créée.

Pour moi, le premier conte raconté aux enfants se trouve dans la Bible et fut raconté par Eve à ses enfants. Ce conte s'intitule: "L'expulsion du Paradis Terrestre". Autrement dit, pour moi, le conte, y inclus le conte pour enfants, est né avec l'homme.

Selon une théorie formulée par les frères Grimm, philologues et mythographes de grand talent, tous les contes et récits merveilleux seraient d'origine aryenne. Cette théorie est maintenant dépassée pour faire place à plusieurs autres qu'ont défendues des savants éminents. Cependant, aucune de ces théories ne fournit une solution entièrement satisfaisante au problème si complexe de l'origine première des contes et de leur diffusion à travers le monde.

J'en viens donc immédiatement à mon propos: le conte pour enfants, mais pas tout de suite au Canada français, car le nôtre est de date si récente, comme vous pouvez facilement l'imaginer (le conte pour enfants étant nécessairement lié au développement historique, politique, social et culturel et je serais tenté d'ajouter "économique" d'une communauté).

Lorsque l'académicien Charles Perrault publia de 1691 à 1697 ses "Contes de ma mère l'Oie", il donnait au conte pour enfants accès à la littérature.

En ce temps-là, en France, le mode était aux contes de fées, aux lutins et aux légendes naïves. Les dames récitaient dans les salons des contes échappés des lèvres de la nourrice qui avait bercé leur enfance. Quelques-unes même publièrent des nouvelles assez agréables, telles Mlle Lhéritier de Villadon et la Comtesse de Murat, la Comtesse d'Aulnay, Mlle de la Force, Mme d'Auteuil et bien d'autres.

Bientôt le mouvement s'étendit à toute l'Europe. De consciencieux chercheurs parcoururent les campagnes et notèrent scrupuleusement les simples et merveilleux récits des paysans.

Lorsqu'on posséda un certain nombre de ces recueils, on s'aperçut, non sans étonnement, que les contes recueillis sur les points les plus divers du monde, chez des peuples de langage et de moeurs très différents, avaient entre eux de singulières analogies.

Voilà qui me permet de revenir à mon idée que le conte pour

enfants commença avec Adam et Eve.

"Les contes de fées sont de beaux poèmes religieux oubliés par les hommes et retenus par les pieuses aïeules à la longue mémoire. Ces poèmes sont devenus puérils et sont restés charmants sur les lèvres molles de la vieille filandière qui les contait aux petits de ses fils accroupis autour d'elle devant l'âtre", disait Anatole France.

La même chose s'est produite chez nous, quoique d'une façon plus variée, comme je le mentionnerai un peu plus loin.

Charles Perrault donna donc une forme littéraire admirable aux récits des nourrices polis par les femmes du monde de l'époque. Il devait devenir le classique du genre pour les enfants et pour l'enfant chez l'adulte. Ses récits furent infiniment goûtés par la société de son temps qui fréquentait les salons littéraires et qui formait l'unique public lettré de l'époque. Il est demeuré. Il nous charme autant aujourd'hui qu'à son époque.

Charles Perrault a ouvert la voie depuis, d'abord à son plus jeune fils Pierre qui a écrit, alors âgé de 19 ans, les huit contes en prose suivants: "la Belle au bois dormant", "le Petit chaperon rouge", "Barbe-Bleue", "le Chat botté", "les Fées", "Cendrillon ou la Petite Pantoufle de verre", "Riquet à la houppe" et "le Petit Poucet". Puis aux classiques qui suivirent: les Frères Grimm, Andersen, Swift, Carroll, Defoe, puis, plus près de nous, Dickens, Daudet, etc.

Maintenant, revenons au Canada et à l'origine du conte pour enfants en notre pays. Notre littérature de jeunesse canadienne d'expression française remonte à une date récente. Jusqu'à la fin du siècle dernier, les livres pour enfants sont de France, avec, bien entendu, des traductions d'oeuvres étrangères.

Dès l'origine de la colonie et jusqu'au début de XXe siècle, les enfants du Canada français, à l'exemple des enfants d'Europe et du reste du monde avant Perrault, Grimm, etc., se nourrissaient des récits que les mères, les grand-mères et les anciens racontaient. C'était une tradition orale de contes et légendes venant d'Europe et que nos ancêtres adaptaient à notre pays. Certaines de ces légendes ont été captées et transmises sous une forme littéraire par des écrivains comme Philippe Aubert de Gaspé, Fréchette, l'Abbé Casgrain, Faucher de Saint-Maurice, Joseph Marmette, etc.

Puis, timidement, on se penche un peu plus vers les enfants avec "Une de perdue et deux de retrouvées" de Pierre-Georges Boucher de Boucherville (1874) et "L'oublié" autour de 1900 de Félicité Angers.

Suivirent les "Propos canadiens" de l'Abbé Camille Roy, les oeuvres d'Adjutor Rivard et de l'Abbé Lionel Groulx. "Les Croquis laurentiens" (1920) du Frère Marie-Victorin, pour ne mentionner que quelques-uns.

Il n'en reste pas moins qu'il n'y avait aucun livre d'écrit proprement pour enfants à cette époque-là au Canada français.

Comme en France à l'époque des Perrault, la littérature pour enfants au Canada français était orale. Des récits et des légendes racontés au coin du feu ou autour du poêle de la pièce familiale. J'ai moi-même vécu cette période dans le charmant petit village des Laurentides où je suis né, Morin Heights. Vivait là un vieux couple dont le mari avait été "cook" ou chef de cuisine dans les chantiers. Naturellement, son chef-d'oeuvre, c'était le plat de fèves au lard. Il ne savait ni lire, ni écrire. Mais il possédait une imagination et un trésor de contes venant de France et du Canada qui nous émerveillaient et nous transportaient dans un pays enchanté, nous, les petits enfants du village. C'est ce vieux et humble "cook de chantier" qui fut à l'origine de ma vocation littéraire. J'ajouterai: avec Virgile, qui vint plus tard dans ma jeunesse: ce qui n'est pas peu dire!

Ce vieux bonhomme enchanteur avait chez lui des coquerelles qui se promenaient librement sur les murs. Cela ne me dérangeait point, de même que ma petite soeur cadette. N'empêche qu'avant de pénétrer chez nous, le soir, après une séance chez le "Père Labelle", comme on l'appelait, mon père, très méticuleux et très strict en ce qui concernait l'hygiène, nous forçait à enlever nos vêtements dès l'entrée dans le vestibule. Nous courions ensuite, nus, vers nos chambres. Papa prenait alors nos vêtements et les secouait au grand air, sur la vérenda, afin que nous n'apportions pas de pensionnaires du "Père Labelle" chez nous.

Voilà comment se perpétuaient les contes pour enfants dans nos villages ... et dans nos villes probablement, car il n'existait pas de littérature spécialement écrite pour enfants au Canada français jusqu'à une date récente.

En effet, le premier ouvrage écrit tout spécialement à l'intention des enfants fut publié en 1923, "date importante de l'histoire de la littérature de jeunesse canadienne-française" nous dit Soeur Louise Lemieux dans son histoire de la littérature canadienne d'expression française pour les enfants. Son ouvrage qui s'intitule "pleins feux sur la littérature de jeunesse au Canada français" publié chez Leméac en 1972, constitue la documentation historique la plus complète concernant notre littérature pour enfants. C'est pourquoi je la citerai souvent. Son travail fut également la source principale de la présente causerie.

Ce premier ouvrage écrit tout spécialement pour enfants et publié en 1923 a comme auteur Marie-Claire Daveluy. Il prit la forme du roman historique dont l'intrigue se déroule aux premiers temps de la colonie et dont les héros sont des enfants. Il fut publié d'abord sous forme de feuilleton dans l'Oiseau Bleu, première revue enfantine qui fut à l'origine d'une authentique littérature de jeunesse au Canada

français. Ce roman publié par tranches s'intitulait "Les aventures de Perrine et de Charlot". La formule plut aux jeunes et ce roman historique-feuilleton finit par remplir six volumes. Cet ouvrage connut une grande vogue et ne cessa d'être réédité depuis.

Marie-Claire Daveluy était bibliothécaire de profession. C'est grâce à notre profession mutuelle que j'eus le plaisir et l'honneur de faire sa connaissance. C'était une grande dame débordante d'esprit et de jeunesse de coeur. J'étais alors un tout jeune homme et je fus très impressionné de la voir là, devant moi, et causant avec elle.

D'ailleurs, pratiquement tous les écrivains contemporains pour enfants que je vais mentionner, je les ai personnellement connus.

Jusqu'à-là, des auteurs comme Philippe Aubert de Gaspé, Fréchette et autres conteurs de récits et de légendes étaient lus accidentellement par les enfants. Ils n'écrivaient pas tout spécialement pour eux. C'est Marie-Claire Daveluy qui vraiment ouvrit la voie aux écrivains pour enfants. Férue d'histoire, elle se cantonna dans le roman historique et ne devait jamais en sortir.

Puis, apparurent les oeuvres de Madame Taschereau-Fortier qui, sous le pseudonyme de Maxine, introduisit les enfants dans le royaume des fées. Cependant, comme Marie-Claire Daveluy, Maxine s'inspira elle aussi de notre histoire. Cependant, elle y ajouta une fantaisie et une inspiration remarquables. Tous ses ouvrages ont connu des succès de librairie.

Puis d'autres s'affirmèrent: Marie-Antoinette Grégoire-Coupal reçoit la médaille d'or de l'Académie française dès le début de sa carrière littéraire avec "La sorcière de l'îlot noir", son premier ouvrage pour enfants, encore un roman historique se rapportant à l'épopée du Long Sault.

L'histoire est aussi la source principale d'inspiration d'un Français établi au Canada: Eugène Achard. On peut dire qu'Achard fut un phénomène prolifique. Éducateur de profession devenu au Canada un bibliothécaire, il s'émut de la carence de livres canadiens pour enfants et décida de créer une véritable bibliothèque pour enfants. Il a écrit et publié des douzaines et des douzaines d'ouvrages pour enfants. Également en ce qui le concerne, il puisa son inspiration surtout dans notre histoire.

Il y eut aussi Claude Melançon qui écrivit "Par terre et par eau", "Charmants voisins" (sur les oiseaux de chez nous), "Inconnus et méconnus" (sur les amphibiens et les reptiles de la province de Québec), "Nos animaux chez eux", "Les poissons de nos eaux" et plusieurs autres. Ses ouvrages, de vulgarisation scientifique, s'adressent aux enfants. Un autre écrivain pour enfants qui s'illustre dans le domaine de la vulgarisation scientifique fut Marcelle Gauvreau, diplômée de l'Institut de biologie de l'Université de

Montréal. Ces deux auteurs furent inspirés et encouragés par le Frère Marie-Victorin et ses travaux. Marcelle Gauvreau publia entre autres "Plantes curieuses de mon pays" et "Plantes vagabondes".

Nous sommes toujours dans la période de la naissance d'une authentique littérature pour enfants chez nous, c'est-à-dire entre 1923 et 1940.

Dans une période, il y eut aussi le conte folklorique avec Marius Barbeau et Marie-Rose Turcot qui furent vraiment des "explorateurs et des chasseurs de légendes", parcourant la province de Québec en ce qui concerne Marie-Rose Turcot et tout le pays en ce qui concerne Marius Barbeau, toujours en quête de récits et de conteurs.

Il y eut aussi le roman biographique inspiré des héros de notre histoire, avec Juliette Lavergne (Mme Arthur Saint-Pierre) et l'Abbé Adélarde Desrosiers.

Cette période initiale de notre littérature pour enfants se caractérise par son caractère didactique. On s'inspire de l'histoire, de la géographie, des sciences naturelles et de la religion pour instruire l'enfant. On s'occupe très peu de développer son imagination, son sens de la fantaisie et sa sensibilité. On prépare l'enfant à devenir un adulte. Autrement dit, au lieu de s'adresser à l'enfant, comme tel, on s'adresse au futur ou à la future femme chez l'enfant.

Remarquez bien qu'il en était ainsi du temps des Perrault. Les récits racontés par les nourrices comme par les femmes du monde comme par les écrivains de l'époque avaient toujours pour but de faire la morale aux enfants et de les préparer à servir la société de leur temps.

Vint ensuite l'époque de 1940 à nos jours. Ici, je cite Louise Lemieux: "Pourquoi 1940? C'est que depuis le début de la deuxième guerre mondiale, les relations France-Canada sont entièrement coupées et que dans le domaine du livre, le marché se réduit aux publications qui sont déjà en librairie. Or, à cette époque, la législation de 1925 relative aux prix scolaires est en vigueur dans les écoles. Une production locale s'impose. Devant cette nécessité, de nouvelles maisons d'édition s'intéressent au secteur jeunesse, et plusieurs jeunes auteurs viennent se ranger à côté de leur aînés".

Certains écrivains déjà chevronnés, comme Achard, Maxine et Marie-Claire Daveluy, poursuivent leur tâche à un rythme surprenant. Eugène Achard, par exemple, publie plus de trente nouveaux titres dans les années '40. À côté d'eux apparaissent de nouveaux écrivains, telle Alexandrine Pelletier, épouse de notre ambassadeur à Paris, qui signe plusieurs ouvrages du nom d'Alec Pelletier, avec Pauline Lamy. Elles entreprennent, entre autres, la série des "Alfred" mettant en scène de jeunes écoliers en vacances.

Dans cette période, il y eut une kyrielle de nouveaux romanciers pour les jeunes dont Michèle LeNormand (épouse de l'écrivain Léo-Pol Desrosiers), Guy Boulizon, Ambroise Lafortune, Cécile Chabot et Félix Leclerc. Les oeuvres de Félix Leclerc et de Cécile Chabot relèvent à la fois du conte et de la poésie. Alors que chez Félix Leclerc, avec "Adagio, Allegro et Andante", c'est la poésie de la vie simple et quotidienne, chez Cécile Chabot, c'est une poésie sublimée, fantaisiste et littéraire avec sa série de contes en vers libres: "Féerie, Imagerie et Paysannerie". Bien que Félix Leclerc ne se soit pas adressé d'une façon toute particulière aux enfants, ses écrits ont toujours fasciné les jeunes.

1948 marque une autre date importante dans notre littérature pour les jeunes. Cette année-là, en effet, Béatrice Clément, auteur d'ouvrages à caractère surtout religieux pour enfants, fonde l'Association des écrivains pour la jeunesse. Cette association, qui vécut six ans, tenta de grouper les écrivains pour la jeunesse et de stimuler la production d'une littérature abondante et de qualité pour la jeunesse canadienne-française. En dépit de son existence assez brève, cette association apporte un renouveau dans notre littérature pour la jeunesse, stimulant les talents, encourageant l'initiative et faisant connaître cette littérature encore dans son enfance au grand public par des conférences, des expositions, des groupes culturels, etc. En un mot, cette association assura d'une façon définitive l'existence d'une littérature authentique pour les jeunes chez nous en la faisant se connaître elle-même et en la faisant connaître au public.

Les années '50 sont marquées par le roman pour jeunes. Une romancière de réputation internationale, Gabrielle Roy, publie alors deux ouvrages pleins de charme, de délicatesse et de poésie qui s'adressent autant aux jeunes qu'aux adultes. À cette époque, on découvre Odette Oliny avec son "Cheval d'or", tandis que Gisèle Théroux continue la série des "Alfred" commencée par Alec Pelletier, mais en y ajoutant un nouveau héros: TI-PUCE. Ambroise Lafortune et Guy Boulizon continuent de publier, cette fois chacun un roman scout: le premier avec "Le prisonnier du vieux manoir" et le second avec "Prisonniers des cavernes".

À côté du roman, fleurit une profusion d'ouvrages de vulgarisation, d'histoires saintes et de biographies religieuses et historiques pour les jeunes entre 1950 et 1960. L'un de ces ouvrages, "Le vénérable François de Montmorency Laval", dont l'auteur est un jésuite (qui, en passant, fut l'un de mes professeurs de Belles-Lettres au collège Sainte-Marie et dont le violon d'Ingres était de réparer les montres des étudiants), le Père Émile Gervais, remporta la médaille de bronze de la Canadian Library Association en 1954. Cette médaille était accordée au meilleur ouvrage de l'année pour enfants publié au Canada par un Canadien. On accordait, pas tous les ans, la médaille à

un ouvrage de langue anglaise et à un ouvrage de langue française. L'ouvrage du Père Gervais fut le premier de langue française à décrocher cet honneur qui fut accordé par la suite à plusieurs de nos écrivains pour les jeunes. En passant, la C.L.A. a fait beaucoup avec sa récompense annuelle et sa "Semaine du livre pour la jeunesse canadienne", qu'elle créa en 1949, pour le développement de notre littérature de jeunesse, autant du côté français que du côté anglais.

Cette médaille de bronze de la C.L.A. et le prix "Littérature-Jeunesse" de l'A.C.E.L.F. à cette époque furent certainement à l'origine de la période que l'on appelle "l'âge d'or" de la littérature de jeunesse au Canada français: la décennie 1955 à 1965.

"La liste des auteurs pour jeunes devient de plus en plus imposante et, en dépit de la valeur inégale des ouvrages parus, cette multiplicité et cette diversité sont de bon augure. Dorénavant, la littérature de jeunesse canadienne-française *EST*" nous dit Louise Lemieux.

Durant la période de "l'âge d'or", non seulement les ouvrages pour jeunes se multiplient, mais ils atteignent à une qualité supérieure à tout ce qui avait paru jusque-là. Aux auteurs déjà connus viennent se joindre de nouveaux auteurs d'un talent remarquable. Je nommerai les principaux: Monique Corriveau qui obtient (elle en a décroché beaucoup) en 1959 le prix "Littérature-jeunesse" de l'A.C.E.L.F. pour son "Wapiti". Avec cet ouvrage, elle obtient également le grand prix des concours littéraires du Québec (section littérature de jeunesse) en 1964 et le prix du "Livre de l'Année pour enfants" de la C.L.A. en 1966. Yves Thériault d'une fécondité inépuisable et Paule Daveluy qui a su enchanter les adolescents avec spécialement conçus pour elles. Paule Daveluy a aussi gagné plusieurs prix littéraires. Il faut ajouter aussi Suzanne Martel qui fait montre d'un talent remarquable dans le domaine de la science-fiction. Elle s'est fait surtout connaître avec son livre "Quatre Montréalais en l'an 3000" qui a obtenu plusieurs prix littéraires. Sa réputation d'écrivain pour les jeunes est maintenant à l'échelle internationale.

Nous avons ici, dans la région Ottawa-Hull, des écrivains qui ont écrit pour les jeunes. Entre autres Agathe Legault, Adrien Thério, Raymond Robichaud et Jacqueline Martin qui a publié des pièces de théâtre pour les jeunes (ce genre littéraire pour enfants est un phénomène extrêmement rare au Canada français et anglais).

Il y a aussi moi-même. Je vais vous parler de moi sans humilité, comme sans orgueil. Cinq de mes ouvrages ont été publiés dans plusieurs éditions différentes, dont quatre en français et en anglais. Trois ont été écrits à l'intention des enfants et les deux autres pour adultes et enfants. J'ai été publié par les Éditions du Pélican à Québec, par Fides et le Centre de Psychologie et de Pédagogie et

McGraw-Hill à Montréal, par McClelland and Stewart et General Publishing à Toronto, enfin par Doubleday à Toronto et à New York deux fois. Certains de mes ouvrages ont connu quatre éditions. General Publishing en une année a vendu 26,000 exemplaires de l'édition de poche de mon "Agouhanna" où je raconte la vie quotidienne d'un enfant Iroquois avant l'arrivée des blancs.

Le tableau suivant, tracé par Louise Lemieux, n'est pas très réjouissant. Le voici: "À partir de 1965, année de la suppression des prix scolaires, les livres de jeunesse canadiens-français deviennent tellement rares, qu'on peut se demander si la littérature de jeunesse n'est pas en train de disparaître au Canada français.

"En effet, la production annuelle du livre de jeunesse canadien-français -- déjà faible en proportion de la même production dans les autres pays -- se réduit à un quinzaine de titres en 1965, et, en 1970, les doigts d'une seule main sont plus que suffisants pour les dénombrer (je crois qu'il y en a eu deux). L'année 1971 ne laisse pas présager une augmentation considérable..."

Voilà! À quoi attribuer ce déclin? Ou s'agit-il vraiment d'un déclin? Ne serait-ce pas plutôt un simple retour à la normale? Si cette dernière hypothèse s'avérait vraie, dans ce cas, "l'âge d'or" n'aurait été qu'un phénomène accidentel, une "étoile filante" qui n'aurait brillé qu'un moment pour bientôt s'éteindre et disparaître. Je serais enclin à le croire. À moins d'un coup de barre et d'un retour de circonstances favorables, ce déclin, cette misère de notre littérature pour enfants se perpétuera.

Pourquoi une attitude si pessimiste?

En voici les raisons:

En octobre 1970, Paule Daveluy, devant une situation désespérée, convoque une réunion d'auteurs, concepteurs, éditeurs, libraires, bibliothécaires et critiques. Cette réunion fut à l'origine de la corporation "Communication-Jeunesse" fondée en février 1971. Paule Daveluy en fut élue la présidente et moi-même à la vice-présidence. Cette association a fait des pieds et des mains depuis pour remuer les autorités gouvernementales, éveiller le public à la cause de la littérature pour enfants au Canada français, pour susciter de l'intérêt chez les éditeurs, enfin pour remuer une montagne qui, naturellement, n'a pas bougé, ou infiniment peu, comme, par exemple, la création d'un prix du Gouverneur Général de \$5,000, fondé en 1976, accordé au meilleur ouvrage de l'année publié au Canada pour enfants, comprenant un prix anglais et un prix français. Je n'entends plus parler de cette association et je ne serais pas surpris d'apprendre un bon jour qu'elle est morte "de sa belle mort" comme on disait chez nous, ayant subi le même sort que sa soeur aînée, l'Association des écrivains pour la jeunesse, née en 1948 et décédée

en 1954.

Notre pays je dirai "se divise" en deux cultures, deux langues: environ 18,000,000 de langue anglaise et 6,000,000 de langue française (grosso modo). Voilà des populations très restreintes (surtout la française) pour faire vivre deux littératures! Nos tirages dans l'édition pour enfants, cette fois autant anglais que français, ne rapportent pas suffisamment. Il arrive même souvent que, sans une subvention gouvernementale, les éditeurs perdraient de l'argent.

Nos tirages ne peuvent se comparer à ceux des grands géants de nos littératures: les productions de France, de Belgique, d'Angleterre et des États-Unis. Leurs productions envahissent nos marchés à des prix beaucoup moins élevés que les nôtres (ce qui leur permet leurs forts tirages): d'où nous sortons perdants dans cette concurrence que je qualifierai d'injuste.

Une autre raison de la stagnation de notre littérature pour enfants, c'est l'indifférence des gouvernements, des éditeurs, de la critique, des libraires et du public en général. On vous dira qu'on s'intéresse à notre production canadienne pour enfants: de la foutaise, et je peux le prouver à coeur de pages.

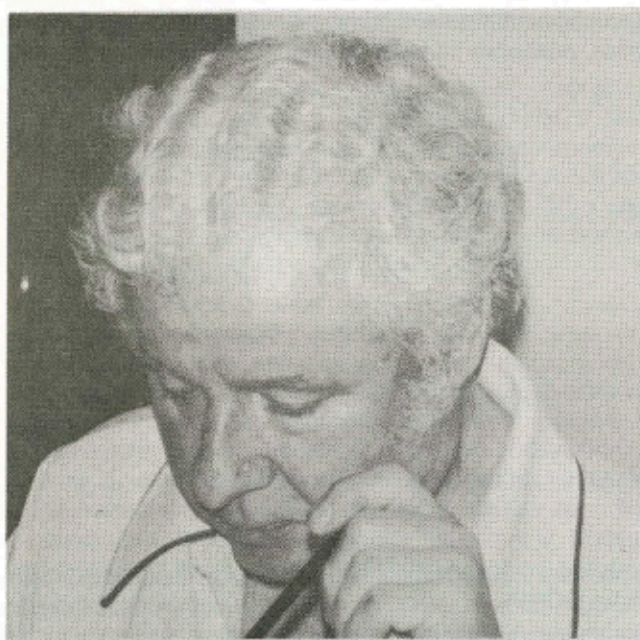
Le miracle qu'il faudrait, le voici en résumé: une aide financière massive de la part du gouvernement fédéral et des gouvernements provinciaux non seulement à l'éditeur (ce qui malheureusement a été fait jusqu'ici), mais aussi aux auteurs, aux concepteurs et aux libraires. Le gouvernement fédéral nous inonde de propagande sur "l'unité canadienne" et son importance primordiale pour la survie du Canada. Mais, avant de songer à "l'unité canadienne", est-ce que le gouvernement du Canada et les Canadiens ne devraient pas plutôt chercher d'abord à définir et à sauvegarder son "identité"? Nous ne pourrions définir clairement ni sauvegarder notre identité canadienne sans une littérature canadienne de jeunesse anglaise comme française solidement établie.

Autrement, sans elle, nos enfants n'auront aucune idée claire et inspiratrice de leur pays et penseront à l'américaine, à l'anglaise et à la française, n'ayant pour toute lecture que des ouvrages de ces pays, n'ayant pas accès à une littérature qui les pénétrerait de notre histoire, de nos traditions, de notre société, de la beauté et de la variété de notre immense pays, ainsi que de la psychologie, des moeurs, des psychismes et des problèmes de ses populations.

Remarquez que je ne fais pas allusion à la qualité de notre production littéraire pour enfants. Elle est certes inégale, mais quelle littérature ne produit que des chefs-d'oeuvre? Pourquoi exigerions-nous de nos écrivains pour enfants une qualité supérieure à celle qui nous vient d'ailleurs. Nous avons, bien sûr, des écrivains qui ont produit des ouvrages qui rejoignent un niveau de qualité international

et s'inscrivent déjà dans la littérature universelle. La seule chose qui manque à nos écrivains pour les jeunes, c'est d'être lus.

Claude Aubry



M. Claude Aubry, Bibliothèque publique d'Ottawa

## SI NOËL M'ÉTAIT CONTÉ L'ENFANT MYSTÉRIEUX

Un jour, à Saint-Urbain, sur la place du marché, les ménagères venues faire leurs emplettes, aperçurent un enfant d'une merveilleuse beauté. Il portait des souliers noirs et luisants, fermés sur le dessus par une boucle d'argent, et des bas blancs cachaient ses jambes délicates. Un pourpoint de velours rouge, ajusté à la taille par une ceinture noire, un jabot de dentelle et de beaux cheveux blonds, qui lui retombaient en boucles sur les épaules, lui donnaient l'apparence d'un petit prince. Mais les bonnes dames admiraient surtout sa figure qui ressemblait à celle de l'Enfant Jésus des crèches de Noël. Ses yeux bleus et profonds brillaient comme des étoiles. Un nez court et rond, une bouche fine aux lèvres minces, des joues rouges comme des roses, rendaient sa physionomie encore plus attrayante.

À la main droite, l'enfant tenait une flûte d'argent. Sans aucune timidité, il allait d'un étalage à l'autre, provoquant, à chaque déplacement, tout un émoi. Les vendeuses, pâmees d'admiration, arrêtaient leur commerce, et les clientes en oubliaient du coup la liste d'achats qu'elles avaient préparée. Le petit prince était le centre d'attraction et, ce jour-là, le chiffre d'affaires du marché baissa de moitié.

Des curieuses interrogèrent l'enfant. Il les regarda de ses beaux yeux brillants, esquissa un sourire comme jamais on n'en avait vu, mais ne répondit pas. Après la visite des différents étalages, il retourna sur la place publique où, portant à ses lèvres sa flûte, il joua un air ravissant. Tout ce qui avait vie dans le quartier fut secoué d'un frisson. Les volets des maisons s'ouvrirent et des figures attentives parurent; les passants arrêtèrent de marcher pour regarder du côté du musicien; les voitures elles-mêmes restèrent en panne; les enfants accouraient de partout et, sans gêne, formaient cercle, tandis que des chats et des chiens, charmés par la musique, tournaient en rond autour du flutiste.

Durant une heure, l'enfant joua ainsi et personne ne quitta la place. Puis il se dirigea vers la sortie du village escorté d'une troupe de gamins. Les mamans inquiètes partirent à la poursuite de leur progéniture et ramenèrent par la main qui un garçon, qui une fille. Bientôt, il ne resta plus qu'un enfant à la suite du petit prince qui, en se retournant, l'aperçut. Il reprit alors sa flûte et joua des airs si beaux que le garçon charmé marcha derrière lui, jusqu'à la lisière de la forêt voisine.

Le musicien s'enfonça dans le bois, suivi de son compagnon, et le conduisit, par des sentiers inconnus, à une cabane recouverte de feuillage. Ils y entrèrent. Pas un mot n'avait encore été échangé entre

eux. Dans la hutte, se trouvaient deux lits, une table, un banc.

— C'est ici que j'habite, dit le prince; mais toi, comment t'appelles-tu?

— Mon nom est Jeannot.

— Jeannot qui?

— Je ne sais pas.

— Où sont tes parents?

— Je n'en ai pas, ou plutôt je les ai perdus.

— Tu as une drôle d'histoire. Chez qui habites-tu? Raconte-moi

ça.

— Je demeure à Saint-Urbain, chez une vieille femme, qu'on appelle Hedwige. Elle m'a dit que j'étais un enfant trouvé et qu'elle m'avait recueilli par charité. Elle est laide et méchante. Je ne l'aime pas.

— Et quel âge as-tu?

— Dix ans.

— Un an de moins que moi. Mais pourquoi m'as-tu suivi jusqu'ici?

— C'est à cause de la flûte; j'aime la musique.

— Que c'est beau! s'exclama-t-il. J'aimerais cela rester avec toi.

— Si tu veux demeurer avec moi, je te garde volontiers car je m'ennuie, tout seul.

— Alors, j'accepte. Comment t'appelles-tu?

— Tu m'appelleras Claude.

— Où sont tes parents?

— Je ne sais pas.

— Veux-tu me conter ton histoire? Pourquoi es-tu venu ici?

— Mon histoire, Jeannot, c'est un secret que je n'ai encore révélé à personne. Mais peut-être qu'un jour, si tu restes avec moi, tu l'apprendras. En attendant, il faut souper. Tiens, voici un morceau de pain et du fromage. As-tu soif?

— J'ai grand soif, soupira Jeannot.

Alors le musicien joua un air de flûte très doux et la chèvre revint s'accroupir sur le pas de la porte. Devant Jeannot ébahi, le petit prince dépeçait ses beaux habits, en dessous desquels il portait un costume de paysan semblable au sien. Une écuelle à la main, il sortit, et la petite chèvre, se levant, se laissa traire sans bouger. Claude la caressa, lui donna une petite tape sur la tête, et l'animal partit en gambadant. Les deux enfants mangèrent avec appétit, puis, leur prière dite, se couchèrent l'un à côté de l'autre.

Durant la nuit, Jeannot fut réveillé en sursaut par des hurlements. Il songea aux loups et, tout effrayé, appela son compagnon. Mais celui-ci dormait comme une bûche. Il eut beau le secouer, lui parler, il ne se réveilla pas. Les loups, car c'étaient eux, approchaient de plus en plus. Leurs hurlements retentissaient

sinistres à travers les arbres. Bientôt, ils apparurent à l'entrée de la cabane. Jeannot les distingua nettement: ils étaient trois. Leurs yeux brillaient comme des charbons ardents. L'enfant vit leurs crocs énormes et leurs museaux qui flairaient la chair humaine...Pâle d'effroi, il lâcha un cri si fort que le petit prince se réveilla en sursaut. Dès qu'il eut réalisé le danger, il prit sa flûte placée à côté de lui, la porta à sa bouche et joua un air très doux. Les loups dressèrent les oreilles, refermèrent leurs gueules béantes et s'accroupirent comme l'avait fait la chèvre. Alors Claude se leva, les caressa l'un après l'autre. La queue entre les pattes, les carnassiers s'éloignèrent tranquillement, tandis que la flûte d'argent continuait de les charmer.

— J'avais oublié de fermer la porte, dit Claude, et il poussa le loquet.

Rassuré, Jeannot se rendormit. Le lendemain, il se leva fort tard, car le prince était bon dormeur. Ils visitèrent les alentours. Derrière la cabane, jaillissait une source d'eau fraîche. Les deux enfants burent dans le même gobelet. Mais, ô merveille! Jeannot en se regardant dans l'onde, comme dans un miroir, découvrit sa figure toute transformée. De longs cheveux à boucles dorées lui retombaient sur les épaules, son visage ressemblait à celui de Claude, comme deux gouttes d'eau se ressemblent. Était-ce une illusion? Il porta la main à sa chevelure, palpa les tresses soyeuses. Durant la nuit, il s'était métamorphosé. Entré dans la cabane, comme un ver de soie dans son cocon, il en sortait petit prince: Un vrai conte de fée! Mais ses habits n'avaient point changé et contrastaient avec la beauté de ses traits.

— Viens avec moi, dit Claude.

Et il l'emmena dans la hutte. D'un coffret dissimulé sous le lit, il sortit un joli costume de page, semblable au sien. Jeannot revêtit les beaux habits de velours. Le petit prince reconduisit son compagnon à la source. Leurs deux têtes s'inclinèrent pour s'y regarder: ils se ressemblaient tellement qu'on aurait dit que l'un était le mirage de l'autre. Alors leurs yeux bleus semés d'étoiles se rencontrèrent, leurs bouches se sourient, et, se prenant par la main, ils coururent vers la cabane en riant très fort.

Mais soudain Jeannot, malgré la métamorphose qui l'avait transformé en beau prince, devint triste. L'enfant mystérieux s'en aperçut et lui demanda:

— Qu'est-ce qu'il te manque, Jeannot?

— Je voudrais, moi aussi, jouer de la flûte.

Alors Claude rouvrit le coffret, tira une jolie flûte d'argent, semblable à la sienne, et la donna à son compagnon.

— Tiens! Jeannot, tu joueras maintenant de la musique avec moi.

- Je ne sais pas jouer.
- Veux-tu que je te joue encore un air?
- Oh oui!

Et le gamin de Saint-Urbain, les coudes sur les genoux, le menton dans les mains, écouta...Le petit prince joua longtemps. Tout était attentif dans la forêt, et même les oiseaux arrêtaient de chanter. Lorsqu'il déposa son instrument, Jeannot écoutait encore, comme en extase. Un chevreuil, une chèvre et d'autres animaux, attirés par la musique, étaient accroupis à l'entrée de la cabane. Le musicien leur fit signe de s'éloigner, et les bêtes obéirent. Jeannot releva la tête et se frotta les yeux comme quelqu'un qui se réveille.

— Tu l'apprendras. Regarde! On pose les doigts comme ceci, et la bouche comme cela. Commençons!

Jeannot imita le petit prince et, ô merveille! il jouait aussi bien que lui: c'était un duo tellement ravissant que les animaux accroupis à l'entrée de la cabane ne se comptaient plus...

Au cours de l'après-midi, les deux musiciens retournèrent au village de Saint-Urbain. Grande fut la surprise des villageois de voir apparaître les deux enfants vêtus de velours, avec des cheveux tombants sur les épaules, en longues tresses dorées, et des yeux qui scintillaient comme des étoiles. Ils se ressemblaient à tel point qu'on les aurait pris pour deux jumeaux d'une merveilleuse beauté. Et lorsque tous deux, approchant de leur bouche leur flûte d'argent, jouèrent à l'unisson, l'assistance fut comme transportée dans un autre monde. Les hommes jetaient à leurs pieds des pièces de monnaie, et les femmes leur offraient ce qu'elles avaient de meilleur: gâteaux, beignets, tartines, fromage, petits pains blancs. Ils en recueillirent plein une corbeille.

Mais lorsqu'ils s'éloignèrent du village, les femmes retinrent de force les enfants de peur qu'ils ne suivent les deux musiciens, car le bruit courait que Jeannot avait disparu. Les deux princes reprirent le chemin de la forêt, emportant leurs provisions et une somme rondelette.

Cette bonne cueillette mit Claude en joie. Les deux amis mangèrent copieusement et burent le lait de leur chèvre, qui se présenta à l'heure accoutumée.

— Ce soir, confia Claude à son compagnon, je vais te raconter mon histoire, du moins ce que j'en sais, car j'en ignore une bonne partie.

— J'écoute et j'ai hâte de savoir.

— Il paraît, commença le petit prince, que j'habitais autrefois un château. Mon père possédait un vaste domaine et avait à son service plusieurs domestiques. L'écurie abritait des chevaux de course, et le

chenil une meute de chiens dressés pour la chasse. Le château se trouvait dans une forêt. Ma mère, m'a-t-on dit, était très gentille.

— Cela ne me surprend pas!

Elle aimait beaucoup ses enfants, prenait soin de nous, suivait nos progrès. Une servante s'occupait des plus jeunes et les surveillait dans la cour du château. Un jour, mon père s'absenta pour une partie de chasse, emmenant avec lui la plupart des serviteurs. Dans la précipitation du départ, il avait oublié de lever le pont-levis qui enjambait la douve du château. Mes petits frères et moi jouions sur le gazon, non loin de la porte d'entrée. Soudain, un homme masqué se précipita sur moi, m'enleva dans ses bras puis, franchissant le pont, se sauva dans la forêt.

— Est-ce qu'il n'y a eu que toi de volé?

— Ça, je ne le sais pas, mais ne me pose plus de question.

Ils étaient plusieurs qui attendaient à côté d'une roulotte tirée par deux chevaux. Ils me baillonnèrent, me ligotèrent pieds et jambes et me conduisirent dans une caverne. Là, on me délia et on m'offrit à manger. Mais je refusai toute nourriture et pleurai la nuit longue. Les hommes, eux, mangeaient et buvaient.

Tu devines le désespoir de ma mère qui, à nos appels au secours, accourut dans le jardin. Trop tard. Déjà les voleurs avaient fui. Au retour de la chasse, mon père ressentit, lui aussi, un gros chagrin. Il fit battre la forêt en tous sens par les serviteurs, mais sans succès.

Quelques jours après ce rapt, un mendiant se présenta à la porte du château. On l'introduisit dans le bureau de mon père. L'homme raconta qu'il avait vu, accroché à un arbre, un écriteau sur lequel étaient tracés des mots dont il ne comprenait pas le sens, car il se disait ignorant. Mon père sella sa monture et, accompagné du mendiant et de quelques serviteurs, alla vérifier ce que signifiait l'écriteau: les voleurs promettaient de remettre l'enfant sain et sauf moyennant une rançon de mille écus déposée en cet endroit, la nuit suivante. Un domestique apporta la somme exigée mais les voleurs le garrottèrent et s'emparèrent de l'argent. Quant à moi, je dépérisais dans la caverne, sous la garde d'un bandit. Un jour que ses compagnons étaient absents, mon gardien s'enivra, s'endormit. Je sortis en tapinois et me sauvai dans la forêt où je courus plusieurs jours, n'ayant pour toute nourriture que des baies sauvages. Les bandits partirent à ma poursuite. Je les entendis venir et me dissimulai dans un talus, tremblant de peur, comme une feuille. L'un d'eux passa si près de moi que j'aurais pu lui toucher la jambe, mais je m'en gardai bien. N'ayant rien trouvé, les voleurs retournèrent à leur caverne, et je sortis de ma cachette. Je marchai, je marchai... finalement, je découvris la cabane où nous sommes

actuellement. Accablé de fatigue, je poussai la porte et entrai pour m'y reposer. À mon grand étonnement, j'y aperçus une petite vieille qui devait bien avoir cent ans, la figure plissée comme une feuille sèche, et un châle gris sur les épaules. À côté d'elle, un chat noir minaudait, queue en l'air. En m'apercevant, elle rit, toutes les rides de son visage rirent aussi, et sa bouche entr'ouverte laissa voir, à la gencive supérieure, deux grosses dents jaunies, les seules qu'il lui restait.

— Bonjour, petit prince, dit-elle, en m'apercevant, qu'est-ce qui t'amène ici?

Je tombai évanoui de fatigue. Grâce aux bons soins que la vieille me prodigua, je repris bientôt connaissance. Étendu sur son lit, je dormis vingt-quatre heures d'affilée. À mon réveil, je bus du lait de chèvre et mangeai un morceau de fromage. Bientôt mes forces revinrent et, avec elles, ma gaieté. Je vécus ainsi trois années, en compagnie de cette bonne fée, car c'en était une! Elle m'enseigna les secrets de la nature et la façon d'appivoiser les bêtes sauvages. Dans la forêt, tous les animaux la respectaient. Chaque jour, elle m'apportait, je ne sais d'où, du pain, de la galette, du fromage. Une chèvre nous fournissait le lait.

Une fois la femme s'absenta plusieurs jours et revint avec un coffret qui contenait deux flûtes d'argent.

— Je me fais vieille, me confia-t-elle, et je pense que je vais mourir bientôt. Mais auparavant, je voudrais te fournir un moyen de gagner honorablement ta vie. Voici une flûte d'argent que je te donne. Je garde l'autre pour moi. Quand je mourrai, tu en disposeras à ta volonté.

Où avait-elle appris la musique? Je n'en sais rien. Chaque jour, elle me donnait une leçon et nous jouions ensemble. Les animaux charmés accouraient nous entendre. Mais, un soir, se sentant mal, elle m'envoya au village chercher le curé, et elle mourut munie des sacrements de l'Église. Le prêtre bénit un petit enclos, près de la cabane, où il l'ensevelit. Je t'ai déjà montré l'endroit. Depuis ce temps, j'habite ici et, quand je manque de vivres, je vais jouer de la flûte dans un des bourgs voisins.

— Curieux! s'exclama Jeannot, j'ai déjà entendu conter une histoire semblable!...

— Tu es peut-être aussi un enfant volé!

— Je ne sais pas; je ne me souviens plus de rien. Mais comment se fait-il que j'aie appris la musique tout d'un coup?

— Je t'ai déjà dit que ma vieille amie était une fée. Elle m'a révélé plusieurs détails de mon histoire, que j'ignorais. De qui les tenait-elle? Peut-être de l'un de mes ravisseurs ... Mais elle ne m'a jamais trahi.

— Aimerais-tu cela retrouver tes parents?

— Oh! oui, mais je n'y compte plus.

Là-dessus, les deux enfants se mirent au lit. Le lendemain matin, ils explorèrent les environs. Après avoir marché toute la journée, sans se soucier de l'heure, le soir venu, ils ne savaient plus quelle direction prendre pour retourner à leur cabane. Ils s'étendirent parmi les herbes et jouèrent de la flûte pour se reposer. Les animaux des alentours, attirés par la musique, firent cercle autour d'eux et leur servirent de protection.

Le lendemain, ils ne retrouvèrent plus leur route et allèrent à l'aventure. Ainsi les jours suivants. Un soir, à leur insu, ils s'approchèrent de la caverne des voleurs; ceux-ci se précipitèrent sur eux, mais Claude et Jeannot ayant saisi en hâte leurs flûtes, jouèrent des airs si plaintifs que les animaux de la forêt accoururent de toutes parts. Des loups voraces se jetèrent sur les brigands, les mirent en charpie, les dévorèrent. Les enfants remercièrent leurs sauveurs qui retournèrent dans les profondeurs des bois.

Cette nuit-là, les deux amis couchèrent dans la caverne. Ils y trouvèrent quantité de nourriture et de vin. Ils se rassasièrent et firent provision pour le reste du voyage, car Claude ne désespérait plus de retrouver le château de son père.

Dès l'aurore, ils reprirent leur route, en suivant un sentier pratiqué dans la forêt. Ils marchèrent toute la journée à l'ombre des grands arbres et ne s'arrêtèrent qu'au crépuscule. Ils s'assirent alors pour se reposer et prendre leur repas. Malheureusement, ils n'avaient emporté, dans une gibecière, que la nourriture trouvée dans la caverne des voleurs. Après un si long voyage, ils se mouraient de soif. Alors, Claude dit à Jeannot:

— Si nous jouions de la musique, peut-être qu'une chèvre viendrait...

Et les deux enfants se mirent à jouer. Le son argentin des flûtes passait entre les arbres, comme une brise sonore, et se répercutait au loin. Bientôt arrivèrent une foule d'animaux de toutes sortes: loups, renards, serpents, chats sauvages, écureuils, etc., et d'innombrables oiseaux. Les bêtes s'accroupirent en rond autour des charmeurs; les oiseaux étaient si nombreux qu'ils se disputaient les places libres sur les branches. Par malheur, il n'y avait pas de chèvre. Les accords se firent alors plus doux, plus plaintifs.

Tout à coup, une chèvre apparut, hors d'haleine et, bondissant par-dessus les autres animaux, se jeta aux pieds des enfants. C'était celle du petit prince, partie à sa recherche, et qui arrivait enfin. Claude et Jeannot purent alors se désaltérer de bon lait.

— Si nous la gardions avec nous!

— Bien sûr, elle nous accompagnera.

L'animal fit un signe d'assentiment. Mais les autres quadrupèdes en étaient jaloux, et il fallut toute l'autorité de Claude pour les décider à retourner dans les bois. Les enfants couchèrent à la belle étoile et repartirent à l'aube, suivis de «blanquette», leur amie. Et marche, marche, marche, plusieurs jours, sans rien apercevoir d'autre que des arbres, un coin de ciel et des animaux qui venaient, chaque soir, assister à leur concert. Après quinze jours, ils débouchèrent dans une clairière. Des emblavures<sup>1</sup> signifiaient une habitation prochaine. Un château émergeait au loin, parmi les arbres, avec ses tours crénelées, et son donjon. Le cœur de Claude lui dansait dans la poitrine.

— Je reconnais le château, lança-t-il joyeusement.

— C'est curieux, dit Jeannot, il me semble que je l'ai déjà vu aussi.

— Avant de continuer, reprit le jeune prince, il faut que je remplisse une promesse.

— Laquelle?

— Peu avant sa mort, grand-mère la fée, m'a remis un coffret et m'a fait promettre de ne l'ouvrir que lorsque je croirais avoir retrouvé la demeure de mes parents.

— Et tu as tenu la promesse?

— Bien sûr, le voici.

Claude sortit de sa poche un étui scellé. Le couvercle enlevé laissa voir un médaillon sur lequel apparaissait en relief le dessin du château: le même qu'il apercevait là-bas. Au revers, un nom gravé: Claude de Montherland.

— Claude est donc mon vrai nom, dit-il. En effet, je me rappelle maintenant: ma mère m'appelait ainsi.

— Et moi, ajouta Jeannot, j'ai aussi un étui, et j'ai fait la même promesse que toi.

— Crois-tu avoir aussi retrouvé tes parents?

— Sans être certain, quelque chose me dit que oui.

— Si nous ouvrons la boîte, suggéra le petit prince...

Jeannot fit sauter en tremblant le cachet de cire et, sur un fond de soie, un médaillon pareil à celui de Claude, apparut. Sur un côté, le même château, et au revers, gravé dans le métal, un nom: Jean de

---

(1) Emblavure: terre ensemencée de blé.

Montherland. Un moment stupéfaits, les deux enfants se regardèrent, l'un reconnaissant dans l'autre sa propre image, comme dans un miroir. Fous de joie, ils se donnèrent mutuellement force bourrades et, finalement, se roulèrent l'un sur l'autre dans l'herbe en criant: «Mon frère!» La chèvre, intriguée, s'approcha et leur lécha les mains.

Tout à la joie de s'être reconnus, les deux princes s'avancèrent vers l'entrée du château. Le pont-Levis était abaissé; ils y passèrent. Dans la cour, deux serviteurs râtissaient les allées. Ils levèrent la tête et virent deux enfants, une flûte à la main, et accompagnés d'une chèvre craintive, à longue barbiche, qui les suivait comme un chien. Les domestiques un moment interdits, se demandaient s'il fallait les chasser ou non. Mais les deux princes étaient si beaux dans leurs habits de velours bordés de dentelle, et paraissaient tellement inoffensifs que les gardiens n'osèrent sévir contre eux. Claude s'approcha de l'un des domestiques et demanda:

— C'est bien ici le château de Montherland?

— Certainement, mon petit page. Que veux-tu?

— Je voudrais parler à M. de Montherland.

— Mais Monsieur le Prince est mort depuis plusieurs années, à la recherche de ses deux enfants volés par des brigands.

Les deux frères se regardèrent, les yeux mouillés de larmes.

— Et Madame la Princesse?

— Toujours vivante, mais elle ne sort plus de sa chambre et dépérit de chagrin. La vie n'est plus bien gaie ici...

— Voudriez-vous nous conduire à son appartement?

— Oui ... non ... je ne sais pas, répondit avec hésitation le serviteur. Madame n'aime pas qu'on la dérange.

— C'est très important, dit le petit prince d'un ton d'autorité. Allons, dépêche-toi.

Le serviteur les fit entrer dans le château. Ils traversèrent une salle meublée. Sur un mur, pendait un portrait de famille où l'on apercevait le prince et sa femme, au milieu de leurs enfants. Claude faillit se trahir, mais il se contint. Dans un coin, une crèche de l'Enfant-Jésus avec les personnages: Joseph et Marie, le boeuf et l'âne et les bergers, car on était à la veille de Noël.

Claude frappa à la porte de la princesse. Une servante vint ouvrir et fit entrer les deux enfants. La femme, levant ses yeux tristes, crut à une apparition et s'évanouit. Lorsqu'elle revint à elle, grâce aux bons soins de la servante, les deux frères se jetèrent à son cou et l'embrassèrent.

— Maman! Maman! criaient-ils.

— Claude! Jeannot! c'est bien vous, je vous reconnais, vous ressemblez tellement à votre père.

— Et à vous aussi, maman!

Et les enfants montrèrent les deux médaillons qui les identifiaient, mais leur mère n'avait pas eu besoin de ces objets pour les reconnaître.

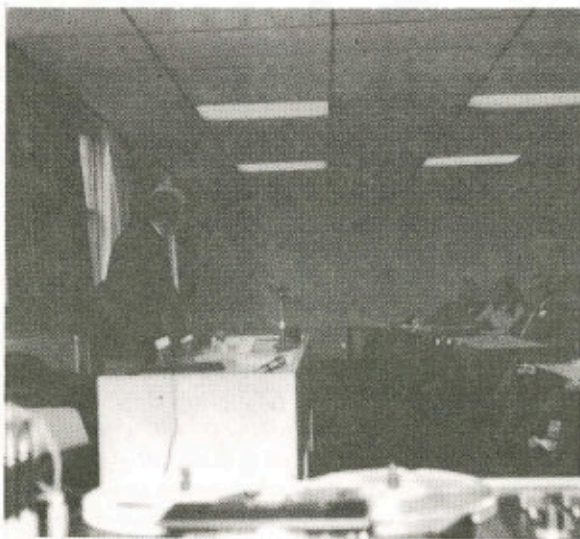
Grande joie dans le château à la nouvelle du retour des deux enfants volés. On assista ensemble à la messe de minuit célébrée dans la chapelle. Le réveillon fut un festin, pendant lequel les deux petits princes retrouvés durent raconter chacun leur histoire. La maîtresse de céans, leur mère, recouvra rapidement la santé, et la vie redevint joyeuse au château.

\* \* \*

Et la petite chèvre? demandai-je à grand-mère qui m'avait conté cette histoire, un soir d'hiver, au coin du feu.

— La chèvre, répondit-elle, resta auprès de ses maîtres, mourut fort vieille et continua longtemps à donner du lait aux princes de Montherland...

Gérard Clément



M. Jean Du Berger, Laval

N.D.L.R.-Nous regrettons de ne pouvoir publier le texte de M. Du Berger.

## LA SOURIS "NIQUETTE"

Dans le bois très éloigné de la ville, il y avait une petite souris toute menue, toute délicate et aussi très matinale. Elle était tout le contraire de ses parents qui, eux, aimaient faire la grasse matinée. Le matin, elle n'osait pas bouger tellement, elle avait peur de les réveiller. Un beau jour ensoleillé l'attira vers le dehors, je vais aller prendre une marche avant le déjeuner, ça va faire du bien. Elle n'avait pas peur de faire de bruit en sortant, car chez elle les trous de souris servaient de portes. Alors, elle est sortie, elle a pris de grandes respirations pour se remplir les poumons. L'air frais du matin c'est si bon. Ensuite, elle a regardé de tous les côtés. Quel bord vais-je prendre celui-ci ou celui-là. Tiens, je vais prendre ce petit chemin de bois ici à côté, il est tracé tout prêt. Que ça sent bon le matin dans le bois! Elle marchait et marchait depuis pas mal longtemps et ça sentait bon de plus en plus. Ce n'était pas une senteur coutumière, mais elle était bien attirante. Hum! Hum! Hum! que ça sent bon, je vais aller voir d'où elle vient. Tout à coup, elle aperçut une petite lumière au loin, plus elle approchait, plus il lui semblait voir une petite maison qui pointait à l'horizon. Qui peut donc demeurer si loin dans le bois? Elle a marché et marché sans incident, sauf un gros chat noir qui l'a frolée un peu en passant. Elle s'est rendue jusqu'à la petite maison blanche aux volets verts. Pauvre Niquette, elle avait bien ses petits défauts comme les autres, très coquette, un peu trop curieuse, etc., mais ses qualités prenaient vite le dessus, elle était avenante, prévenante et pas méchante pour deux sous. Avec ce bon caractère, elle ne manquait pas d'amis, ce qui la rendait heureuse sur la terre et lui faisait aimer la vie. Je ne peux pas voir, je suis trop petite. Si je grimpais dans l'arbre et c'est ce qu'elle fit. Et elle est restée tout estomaquée quand elle s'est aperçue que c'était habité par une famille d'ours.

Elle a vu papa ours en pyjama vert qui mettait le couvert sur la table, et un peu plus loin, maman ourse en jaquette fleurie rose qui brassait le feu du poêle pour faire le déjeuner. Elle a été dans l'armoire chercher un grand couteau ... ouf ... Mais ce n'était pas dangereux du tout. Elle s'en est servie pour trancher cinquante tranches de pain. Puis, elle les a déposées sur le poêle pour faire des rôties. Niquette trouvait qu'ils mangeaient en titi, beaucoup trop. Mais lorsque les oeufs et tout le déjeuner a été préparé, elle a sonné une petite clochette, et sur l'entrefaite, deux petits oursons en pyjama rouge ont fait leur apparition. Ils sont sortis de la chambre en se frottant les yeux et le nez. Bonjour papa, bonjour maman, comment ça va ce matin. Ils avaient pris pour dicton de toujours se lever du bon pied, parce que ça leur aidait tellement pour passer une bonne journée. Quand bien même qu'ils étaient un peu moins de bonne humeur, ils ne le laissaient pas voir et ça se passait très vite. Ils se sont mis à table, et

après le déjeuner, ils ont fait le ménage ensemble. Maman ourse a lavé la vaisselle et elle a fait l'époussetage, papa ours a balayé et ramassé tous les déchets. Pendant ce temps-là les deux oursons faisaient le ménage des chambrettes en un rien de temps. Tout était frais, fini et propre. Malgré le beau temps, c'était un jour frisquet. J'aimerais bien rester encore, mais j'ai froid. Je vais mettre ma peur de côté et me décider d'aller frapper à la porte, toc, toc, toc, toc. Une grosse voix m'a dit, entrez. Oh! là, là! que je n'étais pas grosse. Madame ourse, voulez-vous que je m'assoie un peu sur la banquette, je voudrais me réchauffer, j'ai fait une longue marche et ce n'est pas chaud. Monte sur la tablette de l'horloge tu vas être mieux placée pour nous voir. As-tu faim? Ah! oui, merci maman ourse. Veux-tu du fromage? C'est trop de bonté, elle lui en a donné ainsi qu'une croûte de rôtie et un petit plat d'eau. Elle mangeait tout en les regardant vaquer ici et là. Nounou et Loulou ont demandé à leurs parents pour sortir, ils avaient hâte d'aller courir dans le grand bois. Vous avez de la visite ce matin, mes enfants. Niquette va rester seule, vous irez plus tard. Ne les dérangez pas, maman ourse, je vais m'en aller à la maison. T'en aller, mais pourquoi? Ne viens-tu pas avec nous? Tu aimerais certainement cela trotter ici et là dans le bois. Je suis trop petite, vous allez me perdre dans les broussailles. Ne t'en fais pas, on va t'installer pour que tu vois partout sans te fatiguer. Maman, veux-tu me jeter un kleenex. Je vais le plier en deux et le déposer dans mon oreille et toi, Niquette, tu vas t'asseoir dessus. Ainsi installée, tu vas tout voir sans marcher, n'est-ce pas merveilleux! Quelquefois, on a de petites surprises déplaisantes comme partout ailleurs, mais pas souvent, c'est plutôt le contraire qui se présente. Ils sont partis ensemble, quel beau voyage! Ils l'ont emmenée partout, même dans un bosquet au bord d'un étang ou tout était fleuri. Ils se sont assis sur un arbre, un gros corps mort. Ne fais pas de bruit ici, c'est un jardin enchanteur, c'est le paradis des oiseaux. Comme tu sais que la musique adoucit les moeurs ici comme ailleurs, nous avons besoin de notre concert. Les oiseaux se réunissent ensemble ici pour chanter tous les matins et nous venons les écouter, c'est si beau. Ensuite, on ira se baigner. Un petit bruit insolite est venu rompre le charme, zui, zi, ... Ils sont partis très vite, la petite Niquette a eu peur de tomber. Que se passe-t-il donc? Rien, ma chère, mais nous l'avons échappé bel, Loulou a pilé sur un nid d'abeilles. Rassure-toi, nous en sommes quittes pour la peur, on n'a pas eu de piqûre. Que veux-tu, ici dans le bois, nous avons aussi de ces malencontreuses petites aventures. Qui n'en a pas?

Maintenant, je vais vous quitter, il est grand temps que j'y pense, il est tard et j'ai peur que mes parents soient inquiets. Le temps a passé très vite, je ne sais pas quelle heure il peut bien être. Je vous ai trouvés bien gentils et je vous remercie pour tout ce que vous avez fait pour moi. Je suis fière de mes nouveaux amis, vous viendrez me rendre visite, mais je vous avertis tout de suite, chez nous la maison

est trop petite. Je vais vous recevoir dehors. Ce qui me fait un peu de peine, hélas! au revoir. Et sur ce, elle est partie en trotinant. C'était grand temps, car sa mère était bien inquiète. Qu'as-tu fait, Niquette, ce matin? Tu me vois dans tous mes états. Je n'en peux plus, ça fait longtemps que je marche de long en large et que je coure d'un trou de souris à l'autre pour voir si je ne te verrais pas revenir. Ne pars plus si longtemps sans m'avertir à l'avenir. Excuse-moi maman, je ne voyais pas l'heure. Je ne croyais pas avoir été si longtemps. Après lui avoir raconté son aventure de "a" jusqu'à "z", elle a dit, maman, maintenant que tu as repris tous tes esprits, veux-tu que j'aille jouer avec mes amies, les souris d'à côté? Elles étaient quinze. Oui, vas-y, mais ne t'éloigne pas trop. Ne sois pas inquiète, ne crains rien, maman, je n'irai pas loin et je vais être prudente. Elle l'a embrassée et elle est repartie chez la voisine. Les jeux ont duré assez longtemps, elles ont fait des rondes, sauté, dansé, mais pour la petite "Riqui" ce n'était pas encore assez. Elle était un peu plus trotteuse que les autres, l'envie lui a pris d'aller jouer chez gros Minet. Elle les a toutes entraînées. Gros Minet, c'était un gros chat angora jaune et restait un peu plus loin sur la colline. Il jouait de la flûte, il miaulait très fort et il était très joyeux. Rendues chez gros Minet, comme toujours, elles lui sautaient sur le dos, lui arrachaient la barbe, etc. Mais cette journée-là, il était fatigué et avait bien faim. Il ne voulait pas les faire danser, ce n'était plus pareil, il ne voulait plus rien et il avait l'air malin. Elles s'en sont aperçues trop tard, hélas! Il a eu le temps d'en croquer cinq et "Riqui" était du nombre. Quand elles sont parties, elles étaient très penaudes. Nous ne jouerons plus jamais avec les chats, ils sont trop hypocrites. Bonjour, gros Minet, et pour toujours.

## 2e PARTIE

Depuis, le temps a passé. Niquette a vieilli, elle s'est fondé un foyer. Elle y vivait très heureuse avec sa petite famille. Un jour, elle a mis au monde deux petites souris blanches, avec de beaux yeux rouges et un petit nez rose, ce qui les rendait bien attirantes. Niquette était bien fière de Zizi et Zizette. C'étaient deux belles jumelles. Mais le papa les voyait d'un mauvais oeil parce qu'elles étaient blanches. Il les maltraitait, et un jour, il avait dit, je ne les aime pas et je vais les tuer. Niquette, depuis ce temps, est très malheureuse. Que vais-je faire de mes deux petites jumelles que j'aime tant. Je ne veux pas qu'il les tue. J'ai beau le supplier, il promet, mais je le trouve dur et j'ai peur quand même. Oui, je crains pour elles. Alors, il faut que j'agisse avant qu'il soit trop tard. Après avoir jonglé des jours et des nuits, une bonne nuit, elle s'est levée et sans faire de bruit, elle est partie avec ses deux petites pour aller au village. Je vais les laisser là, je ne sais pas trop où. Elles ne seront pas plus en danger qu'ici et elles courent une chance de survivre. Tout le long du chemin, ses larmes l'aveuglaient. Elles les

aimaient bien ses petites. Pas d'attendrissements se dit-elle, j'aime encore mieux m'en séparer que les faire tuer. Il était bien de bonne heure quand elle est arrivée à la porte du magasin du coin. Il y avait un petit arbre tout près. Je vais me cacher là, en attendant que le magasin ouvre ses portes. Zizi et Zizette dormaient paisiblement dans le petit panier, sans savoir ce qui leur pendait au bout du nez.

Tout à coup, elle a entendu ouvrir la porte. C'était une femme qui venait faire son marché. Elle n'a pas compté ni un ni deux, elle s'est faufilée sur un temps riche. Où vais-je donc me cacher? Tiens, là sur la tablette où il y a de grosse boîtes de Corn Flakes. Je vais me cacher en arrière et de là, je vais bien voir ce qui se passe sur le comptoir. Les deux belles viennent de se réveiller. Elles brassent un peu fort sur la tablette. J'ai beau leur dire, chut.. chut.. ne faites pas de bruit, pas si fort. Pendant ce temps-là, le commis servait la cliente, il a entendu un petit bruit. Il s'est retourné, c'était la petite Zizi qui venait de faire tomber une boîte de sardines à l'autre bout de la tablette. Il a regardé une seconde fois, puis, il a dû penser avoir mis la boîte trop au bord. J'en étais quitte pour cette fois-là. Il a continué de servir. Quel soulagement! Elle venait d'avoir la peur de sa vie. Les pauvres petites ne tenaient plus en place. Après bien des efforts, elle a fini par les endormir, et la dame a sorti. Le commis était enfin seul. Il a été en arrière et Niquette en a profité pour les déposer sur le comptoir. Elles dormaient comme de petites reines. En remontant sur la tablette son coeur battait bien fort. Que je suis donc inquiète! Dans son angoisse, elle s'est mise à se promener de long en large sur les boîtes de Corn Flakes au risque d'être vue. Mais il ne l'a pas vue. Le commis est revenu. Qué va-t-il faire en les voyant? Elle a failli crier très fort quand elle l'a vu les prendre avec ses deux grosses mains. Mon Dieu, il va bien les écraser et il est allé les mettre dans une boîte d'allumette qui était à l'autre bout du comptoir. Cette boîte est trop petite, elles vont étouffer là dedans. Il n'a pas l'air méchant pourtant. Je vais aller les sortir, elle n'as pas eu le temps de descendre. Il revenait déjà avec une belle cage verte pour les oiseaux. Il a ouvert la porte et il les a fait entrer. Puis, il reparti encore une fois. Niquette n'en pouvait plus. Où va-t-il donc encore? Mais lorsqu'il est revenu avec du fromage, du pain, de la salade et de l'eau, elle a vu son bon coeur. Elle a échappé un long soupir de soulagement, enfin elles ont bien tombé. Maintenant, je sens qu'elles vont être heureuses, je vais m'en retourner rassurée, car c'est leur bonheur que je veux avant tout.

Qui sait, c'est peut-être de là que nous viennent ces petites souris blanches que l'on voit si souvent en vente dans les grands magasins. On ne sait jamais.

Marie Danis

## LA TIREUSE DE CARTES

J'allais quitter l'église et m'apprêtais à tourner la clé dans la serrure, quand un inconnu, survenant je ne sais d'où, me demanda abruptement:

— Vous voulez défendre le sanctuaire contre l'ardeur de vos fidèles?

— Certainement pas, répondis-je; mais je suis aux ordres de Monsieur le Curé. Quand une église risque de devenir monument historique, il ne faut pas la laisser sans surveillance...

— Je sais, je sais, poursuivit-il. C'est tout de même triste: je ne l'avais pas bâtie pour cela!...

— Qui êtes-vous donc? lui demandai-je.

— Je suis le curé qui ai bâti cette église, mon Père. Je viens jeter un dernier regard sur la plus belle de mes filles...

— Pourquoi un dernier regard?

— Parce que ça ne va plus. Je prends demain le chemin de l'hôpital, et il n'y a plus d'espoir... C'est ma deuxième église. J'en avais bâti une autre, plus haut vers le Nord, mais le feu l'a détruite...

— Écoutez, monsieur l'abbé, venez déjeuner au presbytère. Il n'y a que le café en poudre que je puisse réussir, mais pour ça... Je le fais toujours au gré et au goût des gens, car je les laisse se servir...

— Je veux bien, dit-il, lentement, mais après un coup d'oeil à l'intérieur...

— Volontiers.

Je tournai de nouveau la clé, et nous entrâmes.

— C'est vraiment un bijou d'église, murmurai-je, pendant que nous faisons le tour.

— C'était... - corrigea l'abbé, - avant que les deux derniers curés se soient mis en tête d'opérer des *RÉFORMES LITURGIQUES*... Mais n'en parlons plus. Je sais que j'aurai bientôt la bouche pleine de mottes de terre, et cela vous enlève le goût de vous emporter.

Nous gagnâmes le presbytère et, après que j'eusse mis la bouilloire sur le feu, la conversation reprit.

— Il faut que je vous raconte, avant de mourir (il toussa péniblement), ce que personne ne dira jamais: je veux dire, comment, au moment le plus pénible ... au moment où j'étais trop avancé pour pouvoir arrêter les travaux, et trop endetté pour les continuer ... comment je m'en suis tiré.

Et subitement il éclata de rire, en se tapant les genoux.

— Allez, lui dis-je, très intéressé!

— Vous permettez que j'allume ma pipe? ... Figurez-vous que c'est cette même pipe qui m'inspira, la première fois... En ce temps-là, j'étais encore jeune prêtre, et je me croyais très drôle de prétendre, à l'occasion, que ma pipe me tenait lieu de femme... Donc, un soir que je

fumais ma pipe, en regardant monter les coûts de la construction (on était en pleine crise économique, et il était impossible de rien emprunter, sans aggraver son cas), une idée me vint, un coup de génie: organiser une tombola! La vie était devenue ennuyeuse dans notre petite ville; le seul cinéma qui existât, à l'époque, projetait le même film depuis trois mois; et il n'était pas encore question de télévision. Il me fallait au moins vingt cinq mille dollars, ce qui était beaucoup, surtout dans ce temps-là. Mais notre petite ville avait connu des temps prospères et les cultivateurs de la région, qui dépendaient aussi de la paroisse, cachaient de bons magots dans leur bas de laine.

— Et ce coup de génie?

— Excusez mon manque d'humilité, mais j'y viens, et vous avez le mot juste.

Il leva un moment ses petits yeux d'enfant indiscipliné, repentant avant même d'avoir désobéi, mais bien décidé à désobéir quand même...

— J'avais connu une ancienne institutrice de cette paroisse, pratiquement disparue et oubliée des gens d'ici. J'allai donc la trouver et je lui dis tout bonnement:

"Victoria, j'organise une tombola, pour mon église, et j'ai absolument besoin de vous..."

— Monsieur le Curé, vous savez que j'ai donné assez de coups de règles aux enfants de votre paroisse, pour qu'ils apprennent leur catéchisme ou leur grammaire... Vous ne devez pas vous imaginer que je serais très populaire et très acclamée chez vous...

— Faites-moi confiance, lui répondis-je. Vous allez vous déguiser en vieille sauvagesse, et vous serez tireuse de cartes...

Et je lui expliquai tout ce que j'attendais d'elle. L'affaire fut convenue et ma tombola eut lieu, en plein temps des Fêtes. C'était le meilleur moment. On vint jouer au "cinq cent", à vingt-cinq sous de la partie; pêcher des rouleaux de fil blancs ou noirs; exposer et faire tirer des centres de table et des couvre-pieds "piqués à la maison"; enfin, tout le tralala habituel...

Il se mit à rire et je dus lui demander:

— Alors, la tireuse de cartes?

— Dès le début de décembre, en prévision de la tombola, je fis un sermon terrible sur les tireuses de cartes (il n'y en avait pas, de toute façon, dans la région). J'affirmais que ces femmes-là disent *PARFOIS LA VÉRITÉ* (il s'esclaffa une fois de plus) et que c'était pour cette raison surtout qu'il fallait les éviter. "Car, comme le dit l'Écriture (en fait, j'avais lu cela dans Shakespeare), le diable, quand il veut nous tromper, commence par nous dire la vérité"...

Il rit encore un bon moment, et poursuivit:

— Donc, quand ma tireuse de cartes apparut, on se rappela assez mon sermon pour savoir que les tireuses de cartes disaient *PARFOIS LA VÉRITÉ*, on avait oublié que c'était *POUR MIEUX TROMPER ENSUITE*. De toute façon, la tombola était organisée par le Curé et, dans ces conditions, il n'y avait aucun péché à consulter celle-là.

Mon abbé secoua sa pipe, la chargea lentement et reprit son exposé, saccadé de petits rires qui lui secouaient le ventre:

— Ma tireuse avait mis, à la porte de sa tente, une inscription ainsi rédigée: "Pour un dollar, squaw dira qui tu es, quoi tu fais et pourquoi pas heureux en mariage".

Elle obtint un succès sans précédent. Femmes et maris étaient renversés de s'entendre rappeler leurs escapades de jeunesse, leurs premières amours et des choses qu'ils croyaient ignorées de tout le monde, les ayant eux-mêmes oubliés. Par ailleurs, ma tireuse terminait en disant aux femmes:

— "Femme blanche veut savoir pourquoi mari parle plus ... dit plus rien? ... Venir demain ... Dix piastres..."

— Dix piastres, en pleine dépression économique! Vous n'y alliez pas par quatre chemins, monsieur le Curé!

— Je savais ce que je faisais. Depuis l'affaire des Rothschild, après Waterloo, ce fut le plus grand coup de Bourse de l'histoire. J'ai même regretté que ma petite ville n'ait pas été Montréal, car j'aurais réalisé de quoi commencer une cathédrale! Le lendemain après-midi et le lendemain soir, dernier jour de la tombola, la salle de l'école était pleine à craquer. Des femmes étaient venues de vingt ou trente kilomètres à la ronde (en Abitibi, vous savez, on ne s'inquiète jamais de la distance à parcourir). Ma tireuse, pour son compte, avait changé sa pancarte, qui présentait cette fois l'inscription suivante: "Pour dix dollars, squaw dira en une minute pourquoi Visages pâles font plus jamais confidences".

Au début de l'après-midi, les gens se consultaient, hésitants. Puis la femme du maire, pour faire la preuve que dix dollars ne pesaient pas au gousset de son mari, s'enfonça sous la tente. Elle en sortit, tête basse, les yeux mouillés de larmes et, sans même répondre aux parents et amis qui cherchaient à l'interroger, elle disparut, comme touchée de la grâce. Une autre suivit, puis une autre... Chacune sortait tête basse, esquissant un petit sourire pincé qui en disait long. C'était sérieux: on ne riait plus. Mes paroissiens et les étrangers accourus à la fête y mirent jusqu'au dernier paquet. Pour tenir ce secret d'importance vitale, des maris auraient sacrifié jusqu'à leur boeuf ou leur voiture. À dix dollars par minute, vous pensez si mon église se redressait. Le défilé se poursuivit très avant dans la nuit. J'avais beau faire prier que l'on quittât la salle, une dernière arrivante me suppliait de la laisser passer et, devant Dieu! pouvais-je opposer la

violence à de si pressantes requêtes?...

— Mais enfin, demandai-je, plus brûlant de curiosité que tous les invités de la tombola, ce secret, quel était-il?

— Je vous aurais eu vous aussi, se contenta de répondre l'abbé. Vous avez laissé brûler vos toasts et vous buvez votre café sans sucre...

Ses petits yeux incroyablement malicieux me fixaient, et j'en étais à me demander s'il était bien un ancien curé, et non le diable en personne, quand il fit sa confession complète:

— Bon! ... La squaw, sur ma recommandation, leur avait organisé un scénario qui se ramenait à peu près à ceci.

— "Depuis combien de temps mari confie plus à femme blanche?" - demandait-elle à chacune, dans un jargon qu'elle avait beaucoup étudié et que je ne puis reproduire que très mal.

— Depuis la première année de mon mariage, répondait l'une; depuis la troisième année environ, répondait l'autre...

— Avant, Visage pâle disait tout?

— Ah si! Il m'avait raconté tout ce que son père lui avait fait, comment il avait été élevé, quelles jeunes filles il avait connues avant moi...

— Et toi, femme blanche, veux bien savoir...

— Oh si! je suis si malheureuse, maintenant qu'il ne me confie plus jamais rien...

— Première querelle de ménage... Femme blanche tout rappeler, tout renoter, jour après jour... Et après... et après... tout le temps, tout le temps... Visage pâle plus parler, jamais...

Elle laissait passer un moment de silence et, d'une voix irrésistible:

— Terminé... Suivante!...

Je restais là, estomaqué, un morceau de pain entre les dents, ne sachant s'il fallait rire ou protester, quand mon abbé se leva brusquement:

— Pardonnez-moi, j'ai rendez-vous chez le notaire, à dix heures précises... pour mon testament. La mort, vous savez, ça n'attend pas.

Je le reconduisis donc, sans parler, jusqu'à sa voiture. Mais, au dernier moment, la langue me piquait vraiment trop. Je ne puis m'empêcher de lui demander:

— Et encore... Votre tireuse ... l'effet visé a été obtenu? Les paroissiennes ont changé leur attitude?...

— Vous n'y pensez pas, répondit-il. Tout d'abord, le mal était déjà fait; ensuite, l'évêque ne m'aurait jamais pardonné d'avoir réussi ce coup-là...

— Comment cela? Vous auriez rendu la paix à tant de ménages...

— Justement. La vie conjugale serait redevenue comme au Paradis terrestre! Eh bien! avec tous ces prêtres qui sont mordus par l'envie de se marier, ce n'est pas cette conversion qui aurait favorisé les vocations...

Edmond Robillard, o.p.  
de l'Académie canadienne-française

## NOS TRADITIONS

### LA MESSE DANS LES CHANTIERS

Heureuse nouvelle! le contracteur vient de recevoir une lettre du curé de sa paroisse annonçant que le vicaire viendra célébrer, le troisième dimanche de février, au coeur de la forêt, ici même dans le camp des bûcherons, une messe afin d'offrir la possibilité à tous les vaillants travailleurs de faire leurs Pâques au cas où les tempêtes de mars empêcheraient de se regrouper autour du clocher paroissial.

Les commentaires vont bon train: "Si tu penses qu'un curé va venir nous faire la leçon, on n'a pas besoin de lui pour nous faire la morale, il y a assez de la femme qui me tord les bras et qui essaye de me mener par le bout du nez. - Moi ma "brosse" du samedi soir, il y a rien pour m'enlever ça. - Quant à moi, sans avoir été sacristain, je peux te réciter toute la litanie des sacrements et des vases sacrés, ma leçon est apprise depuis longtemps et je me rafraîchis la mémoire assez souvent surtout lorsque ça va mal! - Moi je ne suis pas un mangeur de balustre, mais peut-être que ça ferait pas de tort si on avait quelques bonnes paroles d'encouragement, ça nous aiderait peut-être à endurer les autres, ça pourrait empêcher quelques malheureux accidents, on sait pas!"

Toujours est-il que le samedi soir, avant le souper, le curé arrive emmitouffé dans son capot de chat, son foulard de laine rouge et son casque enfoncé jusqu'aux oreilles, assis sur une botte de foin, dans le bobsleigh qui remontait de la station avec une charge de provisions. Justement un groupe de bûcherons entraînent pour le souper: "Bonjour M. le Curé, vous êtes pas gelé, toujours? - Bonjour les amis, il fait froid par ici, il faut être bien habillé, avoir un bon attelage avec un habile charretier. - Cré oui!" Et le curé fait son entrée dans la grande salle à manger, après quoi il sera conduit dans le camp des mesureurs "colleurs" où il trouvera une bonne pailleasse pour la nuit; sa précieuse valise l'y ayant déjà précédé.

Au souper le visiteur se retrouve au milieu des robustes travailleurs qui le reluquent du coin de l'oeil pour examiner son comportement. Quelques nouvelles du village et une couple de grosses farces mettent tout le monde à l'aise et les physionomies deviennent vite détendues; la bonne soupe au pois, les pâtés à la viande, les tartes au suif disparaissent à la grande joie du cuisinier et même les gros morceaux de pain de la dernière cuisson, enrobés d'épaisse mélasse exerceront une pression bienfaisante sur les aliments déjà absorbés.

À la fin du repas le curé annonce qu'il sera à la disposition de ceux qui aimeraient le rencontrer. "Soyez bien libres, juste ceux qui veulent; je serai dans la première chambre, à l'entrée No. 3, le camp

des hommes. Je dirai la messe ici à 8h. demain matin".

Plusieurs déjà sont devenus pensifs et songent à l'examen de la conscience sur l'A B C de la morale chrétienne: l'alcool, le blasphème et la créature; en arrivant près du lit, la tête tombe lourdement dans les mains et les doigts grattent la chevelure plus ou moins clairsemée: malgré tout on n'est pas si méchant que ça, on travaille si fort, le froid est si intense qu'un "Gros Gin" ça fait du bien, ça réchauffe; et lorsque la hache ou le sciote nous échappe des mains, la neige jusqu'au ventre, les arbres qui ne tombent pas comme il le faudrait, les branches qui nous revolent dans la face, les chevaux qui cassent les traits, et les jurons ça sort tout seuls; puisqu'on s'ennuie de la femme, de grosses farces, ça fait rire de temps à autres; à part ça lorsque le dimanche on a fini d'aiguiser les outils il faut bien les essayer, ça avance pour le lendemain... Toujours est-il qu'on s'arrangera bien pour l'absolution..." - "Vous direz un chapelet pour votre épouse et vos enfants, pour que tout aille bien à la maison et jusqu'à la fin du bûchage et du charroyage". - De nouveau la tête cette fois plus légère retombe dans les mains et les "Je vous salue Marie", se multiplient alors que les doigts appuient successivement sur les jointures jusqu'après la cinquième dizaine. Quelques joueurs de cartes n'avaient pas voulu déroger à leurs habitudes; après la dernière partie, eux aussi ils se dirigent crânement vers l'endroit mystérieux.

À huit heures le matin, le prêtre se tient près de l'autel improvisé, une table à manger recouverte de la toile de lin, le missel, le calice, le ciboire, un petit crucifix, les burettes, entre deux petits cierges allumés et la messe commence. "Plusieurs d'entre vous se souviennent du Kyrie des anges? Alors allez-y en choeur!..."

"Pour le sermon je ne serai pas long..." et pendant un gros vingt minutes le prêtre rappelle à ses paroissiens les principales étapes et les haut-faits de la vie de Jésus, sa naissance, son baptême, son sermon des béatitudes, la résurrection de Lazarre, la montée du Calvaire, la conversion du bon Larron et la résurrection du Christ, symbole de notre passage à la vie bienheureuse, avec "la Grâce que je vous souhaite..." Credo in unum Deum... Un gaillard s'empare du casque du prêtre et passe dans les rangées pour recueillir les offrandes; cette fois, il n'y aura pas de gros sous, juste du blanc ou de la couleur verte, brune et même bleue tout récemment retirée du fond de la paire de bas ou de la cachette sous le matelas, car il faut bien que le pasteur défraie ses dépenses, puisse vivre de l'autel et accomplisse quelques bonnes oeuvres... À l'élévation, un genou en terre pour adorer celui qu'on a négligemment blasphémé; c'est un beau geste d'humilité, car "l'homme n'est grand qu'à genoux" et l'on prie pour chacun des membres de la famille, surtout pour la grande fille, nouvelle fiancée, qui doit se marier en juin prochain.

Pour la communion, on quitte le banc de la grande table pour

suivre la longue file des soixante travailleurs qui momentanément ne se préoccupent plus des fonctions occupées: patrons, forgerons, mesureurs, cuisiniers, bûcherons, tous sont égaux devant Dieu. De retour au siège rustique, on se recueille et on énumère tous les êtres chers; on a beau être frondeur à certains moments, le coeur est sensible comme celui d'un enfant et c'est pour le bien-être de toute la famille que l'on accepte pour revenir au foyer avec un petit magot qui permettra de payer ses dettes et même d'améliorer la ferme ancestrale.

"Ite, missa est". On se lève tout heureux, les cuisiniers distribuent généreusement les rôties, les fèves au lard, les crêpes et l'on se retire pour un autre repos ou pour de joueuses parties de cartes, en se remémorant les bonnes résolutions suggérées par le confesseur.

Le "Curé" sème de chaleureuses poignées de main et le charretier attend pour redescendre à la gare le représentant du bon Dieu, celui qui n'a d'autres préoccupations que de soigner les âmes et de leur faciliter le cheminement sinueux à travers les arbres, au milieu des champs ... jusqu'au seuil de la demeure Paternelle.

Aujourd'hui les messes dans les chantiers n'existent plus, cependant l'Église s'efforce à l'ère des grands changements technologiques et sociaux de rejoindre les fidèles dans leur milieu de travail, au coeur des super-marchés ou dans la belle nature des centres de villégiature.

Jean-Noël Jacob, Président  
Société des Écrivains Canadiens  
Section Saguenay-Lac St-Jean

## LA CHAPELLE DES CHANTIERS (1846-1868)

Au dix-neuvième siècle, un nombre considérable de catholiques francophones travaillaient dans les chantiers de l'Outaouais et de la Gatineau. Depuis plusieurs années le besoin se faisait sentir de construire à Hull une chapelle pour tous ces ouvriers-voyageurs.

La fondation de cette chapelle pour catholiques francophones eut un effet de polarisation et de rassemblement d'une population. On apprendrait à vivre ensemble et ainsi on pourrait songer à s'établir sur place.

Cette chapelle représente le coup d'envoi de la fondation de la ville de Hull. Elle a joué un rôle non seulement religieux mais social des plus considérables. C'est autour d'elle que se dessinent les développements futurs qui approchent.

L'idée de construire une chapelle à Hull fait son chemin à partir de l'année 1838, année au cours de laquelle Ruggles Wright demande à l'abbé Brady de construire une chapelle pour ses hommes. L'abbé Brady en 1840 loua une cabane qu'il transforma en chapelle-presbytère. Déjà à cette époque, il y avait une église à la Pointe-Gatineau, une à Aylmer et une autre à Templeton. En choisissant Hull, l'abbé Brady se voulait un endroit central pour visiter les missions environnantes.

Le 16 septembre 1846, Ruggles Wright concéda deux lots de terre au coin des rues actuelles, Laurier et Victoria, pour la construction d'une chapelle. Le Père Eusèbe Durocher, olat de Marie Immaculée, avait pris la décision de construire une chapelle pour les jeunes gens des chantiers. Il prenait ainsi la relève de l'abbé Brady. Connaissant les offres de Ruggles Wright à l'abbé Brady, il vint lui demander le terrain nécessaire à cette oeuvre. Ce qui lui fut accordé.

Que l'on s'arrête un peu aux proportions du futur immeuble! Les dimensions du terrain seront de cent-trente-deux pieds de front sur soixante-quatre pieds de profondeur et celles de la chapelle seront de quarante pieds de long sur vingt pieds de large.

Le Père Eusèbe Durocher se prend à rêver de son projet. Il disait que la chapelle aurait une apparence magnifique lorsqu'elle serait ornée de ses deux petites tours.

L'édifice terminé qu'en est-il des lieux? Une description d'époque nous fait part que la forêt s'étendait jusqu'à la rivière et ne laissait que quelques arpents de grève, recouverts d'un sable mouvant et jetés sur le rocher ouvert pour le passage de la rivière Outaouais. Au fond de la grève, on voyait un pauvre édifice en

planches badigeonnées de rouge, le seul dans ces parages. Un petit clocher le surmontait. Une galerie extérieure faisait face à Bytown et divisait l'étage inférieur où se retirait la famille d'un batelier. La partie supérieure était sans division, inachevée, ornée d'un petit autel en bois et décorée des quatorze tableaux du Chemin de la Croix. (1)

Le prix à payer pour cet édifice vint de souscription populaire. Le Père Durocher o.m.i. lorsqu'il fut en possession du terrain, monta sur les cages de billots qui flottaient sur la rivière Outaouais et demanda aux jeunes gens des chantiers de souscrire à l'oeuvre de la chapelle. Il recueillit ainsi la somme de \$1,000.00 dollars.

Les travaux de construction de la chapelle débutèrent vers le 28 mai 1846. "J'ai tous les matériaux payés, dit le Père Eusèbe Durocher, mais je n'aurai pas assez d'argent pour les faire employer. Je pense pouvoir la faire couvrir et entourer en planches sans fenêtre ni clabard. Si je peux faire faire les planches, nous pourrons y célébrer la Ste Messe et y entendre les confessions dans une quinzaine de jours." (2)

Dans une lettre à Mgr Bourget le 6 août 1846, le Père Durocher parle ainsi de la chapelle: "Placée dans un lieu élevé en face de Bytown, elle (la chapelle) domine jusqu'aux Chaudières, elle se trouve au point le plus central pour la réunion de ceux à qui elle est destinée. C'est devant ses portes que viennent se boucler les cages qui ont sauté les Grosses Chaudières. Elle n'est pas hors de portée pour les jeunes gens de la Gatineau, qui n'auront guère qu'un mille à parcourir pour s'y rendre, et je pense bien qu'à l'avenir les missionnaires des chantiers plus heureux que moi n'auront plus à partager leur force en étant l'un à Bytown, l'autre à la Gatineau. D'ailleurs j'ai eu soin de ménager dans le bas de cette petite chapelle une salle spacieuse pour la commodité des jeunes gens. J'y ai fait faire de beaux lits comme dans les chantiers. Ceux dont les cages sont un peu éloignés viennent le soir, la couverture sous le bras, et trouvent un endroit préparé pour le repos de la nuit, qui n'est pas longue pour eux." (3)

La chapelle est dédiée à Notre-Dame de Bonsecours. Dès le début elle est bien fréquentée, car plus de cent-cinquante à deux cents jeunes gens s'y retrouvent deux fois par semaine. Après le travail, on vient y chanter des cantiques, y prier, se confesser et entendre la sainte Messe. Le jeune Dosithé Simon accompagnait le chant liturgique avec son accordéon. Après quelques années, il y transporta son harmonium. (4)

Plusieurs Pères Oblats de Marie Immaculée travaillèrent à la chapelle. On peut mentionner en plus du Père Eusèbe Durocher, le fondateur, qu'il y eut le Père Brunet, le Père Frain qui agrandit la chapelle, mais surtout le Père Reboul. C'est le Père Reboul qui y joua le plus grand rôle. D'abord il fit doubler la chapelle en construisant un

transept et une petite sacristie. Il fut en charge de la desserte et des travaux de 1860 à la fin de 1871.

Dans les années 1867-1868, on pouvait déjà constater que la population flottante qui circulait autour de la chapelle, avait appris graduellement à s'y fixer. Car on y comptait environ cinq cents familles.

La vie autour de la chapelle fut intense dès le début. À partir de 1855, on y dit régulièrement la messe. Le célébrant est soit un missionnaire des chantiers ou un Père du collège de Bytown. Mgr Guigues, premier évêque d'Ottawa, vint souvent y rencontrer les gens des chantiers. Il utilisait la galerie extérieure de la chapelle comme chaire pour adresser la parole à ses fidèles.

Celui que l'on a appelé le Père de la population, le Père Reboul, avait commencé son ministère à Hull dès l'année 1854. Sa vie religieuse et sa vie laborieuse se confondent avec celle des citoyens du village d'en bas.

Avec les années, la population de Hull augmentait de plus en plus. Aussi la petite chapelle ne pouvait plus répondre aux besoins de tous. On en vint à fournir aux citoyens un service régulier le dimanche. Mais il fallut se décider à fonder une nouvelle église. Ce que le Père Reboul entreprit en l'année 1868 selon les plans de l'architecte Lecours.

Qu'advient-il de la chapelle des chantiers? Eh bien, elle sera transformée en école après avoir été transportée à l'extrémité du terrain. On l'appelait le "couvent rouge". Elle prit le nom d'école Saint-Étienne en l'honneur du Père Reboul. L'enseignement pour jeunes filles y débuta au mois de septembre 1870. (5)

En 1877, on abandonna cette école. Mais quatre ans plus tard, on y transporta la cinquième classe du collège. Le premier décembre 1885, ce fut l'abandon définitif. (6)

Lors du grand incendie de l'année 1888 au mois de juin, la chapelle des chantiers, convertie en couvent et école, disparut dans le brasier qui détruisit l'église, l'hôtel de ville, le presbytère soit plus de 125 établissements. (7)

Ainsi se tourne une page de l'histoire de Hull. La chapelle des chantiers marque les débuts de la vie paroissiale à Hull. Cette vie qui commença autour de cet édifice, se développa graduellement pour nous amener à faire de Hull une grande ville. C'est bien le village d'en bas qui donna naissance à la ville de Hull.

Dr L. - M. Bourgoïn, Ph. D., O.D.

## RÉFÉRENCES

- 1) E.E. Cinq Mars, Hull, son origine, ses progrès, son avenir, Hull, Éditeurs: Bérubé Frères, 1908, p. 41
- 2) Voir Gaston Carrière, Louis Reboul, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1959, p. 40
- 3) Voir Gaston Carrière, op. cit., p. 41
- 4) Edgar Boutet, La petite chapelle, dans Le Droit, 5 janvier 1957.
- 5) Gaston Carrière, op. cit. p. 123
- 6) E.E. Cinq Mars, op. cit. p. 106
- 7) E.E. Cinq Mars, op. cit. p. 50

## BIBLIOGRAPHIE

Gaston Carrière, o.m.i.

Le Père Louis-Étienne Reboul, Ottawa, éditions de l'Université d'Ottawa, 1959

Alexis de Barbezieux, o.f.m. cap.

Histoire de la province ecclésiastique d'Ottawa, et de la colonisation dans la vallée de l'Ottawa, Ottawa, La Cie d'Imprimerie d'Ottawa, 1897

E.E. Cinq-Mars

Hull, son origine, ses progrès, son avenir, Hull, Éditeurs: Bérubé Frères, 1908

Lucien Brault

Hull (1800-1950), Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1950

Edgar Boutet

La petite chapelle, dans Le Droit, 5 janvier 1957

Auteur anonyme

Une page de l'histoire de Hull, dans Le Spectateur, 1 octobre 1892

## PRÉSENTATION DE GUILLAUME DUNN, RÉCIPIENDAIRE DU PRIX HENRY DESJARDINS DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES QUÉBÉCOIS DE L'OUTAOUAIS.

La carte d'invitation lui a donné le nom de "Chantre de la Grande Rivière". En effet personne autant et aussi bien que lui n'a chanté cette voie de l'aventure, du commerce et des grands paysages.

L'Outaouais, histoire d'une rivière.

Revue Asticou, de la Société historique de l'Outaouais, 1967.

Les Forts de l'Outaouais, 1975. Éditions du jour. Relation de la vie de ce chapelet de forts à la fin du régime français.

La Bagataoué, éditions de l'homme, 1976.

Sa dernière oeuvre, "Nicamis, mon bien-aimé", roman inspiré des Relations des Jésuites, remise à l'éditeur et bientôt prête à paraître, débouche-t-elle sur une nouvelle perspective de la Grande Rivière? Jusqu'à ce jour c'est le secret de notre héros d'aujourd'hui.

Mais qui est-il cet homme, qui vit parmi nous depuis 1941, à Hull depuis 1960, et que l'histoire a toujours fait rêver?

Dès les années 30, son canot est au service de sa curiosité et de son esprit d'aventure. Il circule sur l'Outaouais, sur la Petite Nation, dans les régions du Nominique et des Grandes Baies, sur la Rivière Rideau, dans le Parc Algonquin; il fait la liaison Montréal - New-York via le Richelieu, le Lac Champlain, la Rivière Hudson, toujours en canot, en la bonne compagnie de sa nièce Héliène Daveluy. De grands lieux d'histoire lui remplissent les yeux: les Forts Carillon et de l'Île aux Noix, le Fort St. Frédéric, le Fort Montgomery. Préfiguration.

Et comble d'aventure à l'état pur, il décide un jour de traverser seul, à pieds, distance de 71 milles le Grand Canyon de l'ouest américain.

Avant qu'elles ne le marquent à son tour, l'aventure et certains choix fondamentaux avaient marqué sa famille. Sa mère, Aline Beudet d'Arthabaska, petite fille d'Acadiens, portait en elle, par l'héritage du souvenir, l'épouvantable aventure de la déportation. Son père, Hector Horace Dunn anglophone né à Victoriaville, Écossais pure laine et protestant, après mûre réflexion, le jour de Noël 1888 demandait son entrée dans l'Église catholique en même temps qu'un de ses employés de la compagnie du chemin de fer, un Monsieur Astel.

Le petit Guillaume est né le dernier de la famille. L'ont précédé un frère, Raymond, devenu Jésuite et écrivain dans le domaine des

questions sociales et religieuses, et trois soeurs, Madeleine, Renée et Marguerite.

Remarquons que la tradition littéraire fait déjà partie de la famille. Un oncle Henri Beaudet a écrit une histoire des Acadiens en trois volumes, d'après un manuscrit d'Édouard Richard, cousin de la mère de notre hôte. L'écrivain Oscar Dunn est un petit cousin. Dans cette famille l'humus culturel a grande consistance.

Et malgré tout, les étapes à franchir ne laissent pas de prise à la facilité. Après études classiques au Petit Séminaire de Québec, l'étudiant Dunn gagne ses études de droit en travaillant de nuit au journal *Le Canada*. Admis au barreau, la crise économique des années 30 le retient dans le journalisme. On le retrouve à *La Presse* comme adjoint au rédacteur financier, et pendant la guerre à divers postes, comme traducteur de manuels militaires; à Londres et en Europe comme journaliste aux armées. La paix revenue il fait de la pige à Radio Canada, de la publicité à la Banque Provinciale pour enfin entrer au bureau des traductions du gouvernement fédéral.

C'est en 1960 qu'il prend racine à Hull, rue Dumas, coin Moussette et en 1966 qu'il se lie à l'oeuvre toute récente de son ami Jacques Gouin, fondateur de la Société Historique de l'Ouest du Québec. Il pilote l'incorporation de la Société et entreprend une carrière remarquable comme historien chroniqueur à la revue *Asticou*.

Sa passion de l'histoire ne l'a jamais lâché. Voyager dans l'Outaouais avec ce grand Monsieur c'est apprendre son pays savoureusement et de mille manières. D'ailleurs on se l'arrache. Ce mois-ci dix causeries historiques aux quatre coins de l'Outaouais, un cours à l'Université du Québec.

Je crois qu'on peut dire que son grand amour d'historien c'est la Grande Rivière. D'où le "canot à lège", en estompé sur la carte d'invitation, superbement conçue par l'artiste Pierre Debain qui nous réjouit de sa présence. Lorsque vous aurez parcouru *La Bagataoué* de Guillaume Dunn et apprécié les illustrations qui s'y trouvent vous comprendrez pourquoi nous sommes allés voir Pierre Debain.

J'aimerais conclure en vous disant qu'ayant lu les Forts de l'Outaouais je me suis senti une immense fierté de ce continent ouvert, découvert, peuplé entretenu et défendu par nous à force de bras et un sentiment profond qu'il nous appartient d'en conserver un morceau à la mesure de quatre siècles d'acharnement.

Monsieur Guillaume Dunn, ce livre, roman-vérité de l'Outaouais devrait être entre les mains de tous nos écoliers, et dans les rayons de nos bibliothèques familiales.

C'est le voeu que je formule en vous félicitant d'avoir mérité le prix Henry Desjardins.

Avant d'inviter André Côté, président de la SNQO, à remettre à M. Dunn le prix Henry Desjardins, je demande à Madame Suzanne Joubert, présidente du jury, de dévoiler et décrire le trophée, d'identifier son auteur, et de vous dire un mot sur le travail du jury.

Eugène Lavoie,  
De la Société nationale  
des Québécois.



À gauche de la photo, M. Guillaume Dunn récipiendaire du prix Henry Desjardins.



Droits réservés par la Société historique de l'ouest du Québec. Dépôt légal, 1er trimestre 1976. Bibliothèque nationale du Québec, Bibliothèque nationale du Canada.

*Asticou*, Cahier nos 1 et 2 (deuxième impression): \$1.00.

*Asticou*, Cahiers nos 3-8: \$1.00 chacun.

*Asticou*, Cahier no 9: \$2.00.

*Asticou*, Cahier double nos 10-11:

\$2.00.

"La presse québécoise et hulloise d'expression française".

*Asticou*, Cahier no 12

"Buckingham 1906" (deuxième impression): \$2.00.

*Asticou*, Cahier no 13: \$2.00

*Asticou*, Cahier no 14: \$2.00

*Asticou*, Cahier no 15: \$2.00

*Asticou*, Cahier no 16: \$2.00

*Asticou*, Cahier no 17: \$2.00

*Asticou*, Cahier no 18: \$2.00

*Asticou*, Cahier no 19: \$2.00

*Asticou*, Cahier no 20: \$3.00

Edgar Boutet, *85 ans de théâtre à Hull*, Hull, S.H.O.Q., 1968, \$3.00.

Edgar Boutet, *Le Bon vieux temps à Hull*, Tome I, Hull, Éditions Gauvin, 1971, 165 p.: \$3.00.

Jacques Gouin, *William Henry Scott ou le destin romanesque et tragique d'un rebelle de 1837*, Hull, S.H.O.Q., 1972, 40 p.: \$3.00. (nouvelle édition augmentée d'un dernier chapitre inédit, en préparation).

N.B.: Tous les prix indiqués ci-dessus sont sujets à changement sans autre préavis.

Edgar Boutet, *Le Bon vieux temps à Hull*, Tome II, Hull, Éditions Gauvin, 1974, 90 p.: \$3.00.

Edgar Boutet, *Le Bon vieux temps à Hull*, Tome III, les Éditions Gauvin, Hull, 1975, 76 p.: \$3.00.

Suzanne Lafremière, *Henry Desjardins: l'homme et l'oeuvre*, Hull, Éditions Asticou, 1975, 145 p.: \$5.00.

Guillaume Dunn, *Les Forts de l'Outaouais*, Montréal, Éditions du Jour, 1975, 168 p.: \$4.95.

Jacques Gouin, *Antonio Pelletier: la vie et l'oeuvre d'un médecin et poète méconnu (1876-1917)*, Montréal, Éditions du Jour, 1975, 202 p.: \$7.95.

Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois (1942-1945)*, Montréal, Éditions du Jour, 1975, 343 p.: \$9.95.

Guillaume Dunn, *La Partie de baggataoué*, Montréal, Éditions du Jour, 1975, 102 p.: \$5.95.

Joseph Jolicoeur, *Histoire anecdotique de Hull*, Hull, S.H.O.Q., 1977, 100 p.: \$3.50.

Nota: Toutes ces publications sont en vente au siège social de la S.H.O.Q. et dans toutes les bonnes librairies.



\$3.00